

Silence Moteur Production
présente

TEMPS ZÉRO

Vitesse de l'impensable

Cher Bernard Stiegler, cher inconnu à jamais des pieds jusqu'à la tête, vous dont (je) monte et dé-monte certains livres depuis quelques semaines dans la camera oscura du cinématographe de mon cerveau, c'est du *trou*, du trou perforant partout l'écran de projection de la page dont vous montez en ce moment même le film de la lecture, que (je) vous écris.

Venant à vous depuis le silence-moteur de pénétration du mur temporel, je viens vous dire que nous *sommes*, que vous *êtes* ●

(n)

LA VIE N'A PAS DE PRIX

TEMPS ZÉRO

LE GRAND SOUFFLE

Anti-cinéma pour Bernard Stiegler,
moi-l'autre, et homo suicidus

LE GRAND SOUFFLE

Collection l'imp(a)nsable

après la publication de la trilogie *l'effondrement du temps*,
l'imp(a)nsable ouvre à quelques pionniers un laboratoire permanent
des écritures dés-empareées.

un jour, ne plus se reconnaître dans aucune contrée du
langage. Respirer, crier, créer – quoi ? comment ? où ?

mur, mutation, franchissement des barrières du son,
de l'image par le souffle. Écriture du contact, accélération des
températures du cri, l'aventure d'une autre rigueur.

la vie, c'est la vitesse du vide.

Silence Moteur Production
et (y-trou)
présentent

TEMPS ZÉRO

Vitesse de l'impensable

© Le Grand Souffle, 2016
Siège social : Le Grand Souffle
La Croix Durand
72600 Villeneuve en Perseigne

Couverture : Lucia Diris
Maquette : François Lejeune

disponible aussi en version papier sur demande à
info@legrandsouffle.com

www.legrandsouffle.com

Anti-cinéma pour Bernard Stiegler,
moi-l'autre, et homo suicidus

LE GRAND SOUFFLE

Cher Bernard Stiegler, cher inconnu à jamais des pieds jusqu'à la tête, vous dont (je) monte et dé-monte certains livres depuis quelques semaines, dans la camera oscura du cinématographe de mon cerveau, c'est du trou, du trou perforant partout l'écran de projection de la page dont vous montez en ce moment même le film de la lecture, que (je) vous écris et vous adresse, en ce corps-d'hallucination nommé (cyril loriot), le saluant sourire du fait-trou, le cœur à son voyage d'écarquillement enchanté dans le saignant de la vie, le saigné, l'enseigné en vitesse au sans-retour de la perte d'homme.

Oui c'est un cœur déjà-là anéanti, disparu des registres de mémoires d'homme qui vient ce jour à vous, porté par l'allégresse de sa disparition continuée : y-trou que je ne suis rien vous écrit bien des mains du rien sur l'écran toujours déjà sauf d'aucune histoire à projeter. Le pied !

C'est l'étrange film qui commence, aurait commencé depuis quelques secondes, apparemment... Son propos est de répondre à l'invitation au dialogue public que vous avez faite aux membres du laboratoire de *l'impensable*, à travers la note en bas de page 52 de votre dernier ouvrage : *Dans la disruption*, où vous énoncez votre complet désaccord de principe avec nous quant au caractère pensable ou impensable, pansable ou impansable, de la folie généralisée qu'est devenu notre monde. Il est destiné à préciser ce qui fait la radicalité de notre différend, avec cette bienveillance mutuelle dans la nécessité partagée de voir le plus clairement

possible de quoi retourne cette folie planétaire. Son propos plus profond est d'ouvrir une possibilité de détente qui n'a pour l'heure quasiment aucun droit de cité au sein des communautés du savoir humain, conditionnées par le désir forcené de captation rétentionnelle du simple et insaisissable fait d'exister.

Il est aussi pour tous mes frères et sœurs en détention de traumatique mémoire, mes contemporains suppliciés qui, dans la grande et si étroite cellule de maintenance sapiens mortuaire sapiens, hurlent sans voix à la vie la mort dans les dents. Mon cœur pour leurs voix tues sous les cendres du « progrès ».

Il est enfin (et peut-être d'abord) pour (cyril loriot), ce nom de rêve d'un demeuré qui me prend encore pour homme, et que l'y-trou de mémoire conscient qui respire ma vie habite spontanément en le mangeant d'oubli.

Et il se tourne pour la passion de m'exposer au risque de l'inconnu de ce que vous nommez « moi-l'autre » : en l'occurrence vous, Bernard Stiegler, pour perdre, perdre encore et toujours plus les plumes de peur bleue qui font l'hallucination des limites de la peau.

C'est au son de douleur lucide qui s'est crié à certaines pages de ce film-livre¹ intitulé *Dans la disruption* que (je) veux d'abord faire écho de sensibilité : vous m'avez bouleversé par l'audace de votre sincérité, de votre vulnérabilité de souffrant. En tant que *spectateur sous hypnose* de votre film-livre, « moi » (cyril loriot) s'est intensément identifié à vous de longues minutes durant, il était avec vous, il était...

1 L'écriture sur l'écran d'une page de papier-livre n'est-elle pas une branche parmi d'autres de ce que vous avez appelé l'archi-cinéma de la conscience temporelle ? Sauf que cette branche du cinéma psychique demande au lecteur d'être en même temps activement le filmeur et le monteur du film qu'est le livre qu'il lit. Énorme différence, effectivement, entre passivité et activité de l'imagination archi-cinématographique !

Ici, dans le making-of en cours de l'anti-cinéma sur papier intitulé Temps Zéro, (y-trou) – son réalisateur principal et son 1^{er} rôle, c'est-à-dire : personne – décide de s'effacer et de confier un moment la responsabilité de la réalisation et du montage en direct à son second rôle (cyril loriot), pour le laisser parler en hallucination de première personne de sa fétichisation de Bernard Stiegler (lui-même réalisateur et 1^{er} rôle de : Dans la disruption) :

(y-trou) à son acteur (cyril loriot) : vas-y mon bonhomme, viens sur la page, mets-toi bien dans la lumière de son blanc, c'est à toi maintenant, parle tel que tu t'y crois, je te la laisse entière la caméra, ainsi que le montage en direct de ton délire d'identification. « On » a besoin d'un semblant d'histoire là. « On » a besoin d'y croire, les lecteurs-spectateurs attendent une scène conceptuelle narrative pour synchroniser le flux hypnotique du film de leur vie à celui qu'« on » est en train de tourner en lettres alphabétiques. Vas-y ! Dans la trame technique de différenciation constante de l'angoisse de la mort, l'impératif catégorique est à la maintenance sous prose, (euh... pardon !) sous prise, drogue dure de la gangue, (ah zut !) de la langue de l'histoire, donne-leur en une petite ligne, fais-leur saliver les gonades et le minou du cœur sentimental, relance leur ciné-désir d'hallucination temporelle, « on » n'attend que ça.

(cyril loriot) filmeur-monteur : Ok. Alors le niveau de la lumière : elle est flexible et adaptable à souhait par le lecteur-filmeur, super ! Le volume du son de l'articulation silencieuse des mots par ma/sa voix qui défilent et résonnent dans ma/sa tête : il est relativement stable, à condition que le lecteur se donne les moyens d'une isolation phonique de lecture attentive. Le cadre de la page est en place. Bon, je vais enchaîner pas mal de plans. Silence sur le plateau de la page ! Moteur ! Ça tourne... Annonce... Action !

(*Cyril Lorient*) *acteur* : ... j'étais littéralement avec vous, non : *j'étais vous* dans cette cellule d'abord vide du début de votre période d'incarcération à la maison d'arrêt Saint-Michel de Toulouse (en 1983). Et le vide initial de cette cellule de prison où j'ai vécu *en tant que vous-même*, avant que son sol soit peu à peu jonché de livres et de cahiers par vos mains, ce vide a vibré de façon si poignante que, par une inhabituelle métonymie le renvoyant si intensément à votre personne, il m'est allé, *vous m'êtes ainsi allé droit au cœur*, ne me quittant dès lors plus au cours de toute la suite du film *Dans la disruption*. Ces secondes où je vous ai ainsi « adopté moi » dans la violence quasi indicible du vide de cette cellule de prison, « vous-moi » émondé seul au vif de l'insupportable blessure d'être sans appui, ces secondes où « vous-moi » luttiez seul, jour après jour, dans ce soliloque silencieux bourdonnant de mots tus articulés au bord du vertige d'une absence de tout « pour ne pas devenir fou » ; puis ces secondes, plus « tard », où, ayant renoncé à écrire directement sur vous-même, vous avez commencé (j)(rkkazzl u!ou » €€»nnn je je... (*je vous laisse couper au montage*), vous avez commencé à tourner dans votre cerveau, mais *par l'extériorisation manuelle de l'écriture*, le film de votre rencontre avec les fantômes des philosophes et écrivains qui vous parlaient à même la découverte extraordinaire de leur lecture, scrutant notamment de tout votre cœur ce qui fait l'insigne passage de l'insignifiant au signifiant, de la mort à la vie, de votre entropie à votre négentropie, et où vous avez découvert et adopté la pratique disciplinée de la lecture et de l'écriture comme pharmacie de votre souffrance ; puis ces secondes encore, dix ans plus tard, en ce dimanche soir de 1993, où *je vous ai vu et entendu* confier courageusement à vos deux grands enfants les raisons pour lesquelles vous étiez quotidiennement « toujours sombre et silencieux », en premier lieu parce que votre intime conviction était, depuis l'expérience de la prison, que « nous nous acheminons vers le pire, vers un moment de shift (dont il était *impossible* de savoir s'il serait

surmonté – et ce moment s'approchait en ne cessant d'accélérer sa venue », et votre résolution, dans l'éventualité où nous serions décidément incapables de surmonter l'épreuve d'un devenir humain sans avenir, de laisser à tout prix des traces de votre lutte pour inverser le cours du monde aux futurs survivants éventuels d'un crash planétaire ; ces secondes encore où, durant l'été 2014, gravement déprimé, « de plus en plus obsédé par la mort, c'est-à-dire par ce que vous *projetiez* comme étant votre mort ; et celle-ci comme votre délivrance, vous éveillant presque chaque nuit hanté par cette pulsion suicidaire », vous appelez une ancienne clinique psychiatrique de votre connaissance et tombez sur un médecin qui vous prescrit votre premier flacon de Laroxyl pour retrouver le sommeil ; ces secondes enfin, où, « perdu dans la disruption, vous demandant comment il est possible de ne pas devenir fou, proclamant que la noèse est cependant la quasi-cause de la folie, c'est-à-dire de l'hubris, vous confessez que vous êtes très déprimé, que vous êtes même parfois littéralement *terrassé* par ce qui vous apparaît être *l'évidence de la fin* », terrassé « parce qu'il vous paraît être *absolument irrationnel* de croire qu'une bifurcation positive pourrait surgir de la période chaotique dans laquelle nous nous précipitons à la très grande vitesse que nous impose la disruption », que « c'est *parfaitement improbable* », que « c'est un motif de désespoir », et que « dans l'épreuve du désespoir absolu qui résulte de telles considérations, une conclusion paraît s'imposer : seul un miracle permettrait de surmonter l'absence d'époque où le nihilisme nous a conduits » ; ces secondes, toutes ces secondes-là m'ont profondément bouleversé (il est si rare, si beau et si juste qu'un philosophe confie publiquement la souffrance qui le ronge au public qui *souffre*), entrant directement en résonance avec ce même degré de lucidité qui m'habite depuis de nombreuses années quant à la destinée prochaine de notre espèce, (virant autrefois à l'obsession et à la tentation suicidaire), mais entrant aussi en résonance avec ce même degré de résolution courageuse à combattre en moi et pour tous cette sensation

d'oppression de plus en plus écrasante qui pèse sur le cœur et tente de nous emporter définitivement dans le naufrage d'un fatalisme définitif. C'est pourquoi, quelle que soit la profondeur diamétrale de désaccord avec vous qui va se révéler dans la suite de ce contre-film intempestif, c'est toujours à partir d'un cœur sensible à cette communauté fraternelle dans l'épreuve du courage lucide aux bords des gouffres que je vais tenter vers vous l'impossible d'une « explication ». En effet, l'extrême délicatesse de mon propos est précisément qu'elle ne relève pas de l'explication, mais de l'expérience directe ; pas de la preuve, mais de l'épreuve. Aussi, c'est sous le signe du témoignage et de la confiance que s'inscrit le ton de ce qui va suivre, sans exclure bien sûr la nécessité de l'esprit critique.

Auparavant, si je reformule dans les termes de votre théorie de l'archi-cinéma de la conscience ce qui s'est *techniquement ciné-produit* dans ma psyché durant ma lecture-refilmage de *Dans la disruption*, je dirai, pour en confirmer la pertinence, que toutes ces minutes de votre livre que j'ai sélectionnées et montées plus haut (ces rétentions tertiaires inscrites sur les supports de mémoire artificielle) ont été sur le moment si *marquantes* dans l'appareil de projection psychique du tournage de ma propre vie que, devenues ensuite souvenirs (rétentions secondaires), elles ont à l'évidence imprégné et surdéterminé toute la suite de ma lecture-visionnage des séquences-passages ultérieurs de votre livre. Autrement dit, comme une teinture colorant l'eau de mon flux psychique, elles ont assurément fortement influencé les critères de sélection des perceptions en direct (du tournage de mes rétentions primaires) de toutes les séquences (passages et chapitres) qui leur étaient ultérieures (suite des rétentions tertiaires), suscitant, au montage-mixage du fur et à mesure de ma lecture interprétative, c'est-à-dire de ma nouvelle réalisation de votre film, un vif désir de rencontre, de dialogue empathique, voire de fusion psychique avec votre fantôme en ma psyché. Par la suite, la relecture intégrale du tome III de *La technique et le temps* m'a fait réaliser que, si

éloigné que je me sente de vos positions de fond, il y a en moi une admiration pour l'indéniable grandeur du philosophe autant que de l'homme que vous êtes.

Dans le making-of en cours de tournage : (y-trou) reprend sans transition le cours de la réalisation de Temps Zéro en s'adressant à (cyril loriot) : Ah ! Tu l'aimes bien ton Stiegler hein ! C'est libidinal ton affaire ! Eh bien... parfait ! De toute façon il n'y a que le désir qui fait tourner la machine du cinéma temporel. C'est d'ailleurs bien ce qu'il dit, n'est-ce pas ?

(cyril loriot) à (y-trou) : Je ne vais pas le dénier. Mais tu sais bien qu'il s'agit là de sublimation, que c'est uniquement sur ce registre que je parle, et venant d'une strate très partielle de mon appareil psychique. Toute notre culture désirante fonctionne sur ce processus de sublimation de la pulsion. D'ailleurs, dirais-tu qu'il ne te touche pas ?

(y-trou) à (cyril loriot) : Il me touche bien sûr. (Je) me sens proche de sa lucidité, et suis touché par sa sincérité et sa souffrance. Sur le plan de la pensée philosophique, (Je) vois et reconnais aussi l'importance décisive de sa théorie de la condition technique et pharmacologique de « l'être sans origine », dans un moment où l'humanité est confrontée comme jamais à la question de son rapport à sa puissance technique. Toute sa critique du capitalisme consumériste et de la disruption, liée à un usage catastrophique de notre puissance de calcul, me semble incontournable, mais en tant que préalable, encore tellement en deçà de la profondeur de l'enjeu que nous vivons. Il ne me suscite en cela aucune fascination, il ne fait pas miroir : le trou que (Je) suis ne s'y reconnaît en rien. (Je) dois même dire qu'en dépit de la puissance de son génie philosophique et du courage de son esprit de conséquence socio-économique et politique, ce qui m'apparaît surtout, tout compte fait, c'est sa folie, sa folie ordinaire, la même que la tienne (cyril), au fond la même que celle de tous les êtres pensants qui affolent d'autant la vie de cette planète qu'ils insistent de toute leur volonté pour y porter

remède. Il n'y a pas là de quoi succomber au charme libidinal d'aucune image de qui ou de quoi que ce soit. Et c'est ce dont il me faut maintenant tenter de m'« expliquer » en m'adressant directement à lui.

(y-trou) à Bernard Stiegler : Cher Bernard Stiegler, l'expression de votre complet désaccord de principe avec le propos du laboratoire de *l'impansable* semble attester, selon nous, d'un contresens complet sur ce dont il est question dans nos diverses publications depuis le 1^{er} tome de la trilogie *l'effondrement du temps* en 2006. Tout se passe comme si vous aviez d'emblée interprété le nom même de notre laboratoire, *l'imp(a)nsable*, d'une façon exclusivement littérale : comme ce qu'il serait radicalement impossible de soigner, comme « l'insoignable ». Et certes, si l'on entend ce mot sans faire attention à ce qu'il exprime pour nous, il est facile d'en déduire hâtivement que notre propos principal s'énoncerait comme le constat du fatalisme le plus désespéré et désespérant : comme l'incitation à démissionner définitivement de toute exploration consciente des causes de la folie collective qui sévit partout à la surface du globe, et plus encore à démissionner d'en proposer une quelconque sortie. Avec, peut-être (?), pour aggraver notre cas, ce pathos caractéristique des discours réactionnaires qui aiment faire peser à leurs lecteurs le poids de leur veule incapacité à affronter l'épreuve du changement, en insistant perversément à l'envi sur tous les traits qui tendent vers le noir d'un tableau d'ensemble déjà très gris foncé.

Vous, praticien si chevronné de la lecture et de l'écriture, vous en tenir à ce point au premier degré de la lettre, quand une simple lecture du 4^{ème} de couverture de ce tome I de *l'effondrement du temps* que vous citez dans votre livre dit tout sauf la litanie d'un désespoir sans issue, comment est-ce possible ? Avez-vous seulement lu ou même seulement parcouru le livre que vous citez ? Mieux, sur les trois tomes de cette trilogie que nous vous avons fait parvenir (soit près de 1200 pages), pouvez-vous même en trouver un seul passage qui dirait explicitement que notre condition, selon

nous, est définitivement insoignable, inguérissable ? Nous disons précisément l'exact contraire ! Mais, parce que la positivité de notre propos est proprement inimaginable pour l'intellect, parce qu'elle dépasse et dérange frontalement les assises du pouvoir de la pensée théorique depuis 2500 ans, le mécanisme de dénégation, dont vous parlez vous-même, où prend structurellement racine la psyché désirante chaque fois que le réel menace son autorité, joue selon nous encore une fois ici à plein avec vous, en automatique. Aussi, ce que nous montre la gravité de votre contresens, c'est l'extrême difficulté qu'exige toujours la lecture d'autrui, en ce que « moi-l'autre », comme vous le nommez, constitue toujours une intensité de menace potentiellement mortelle pour le narcissisme du lecteur, quel qu'il soit. C'est parce que je n'en suis moi-même assurément pas indemne que je vais tenter ici d'être le plus clair possible sur le sens que nous donnons à « l'impansable », étant entendu qu'il nous revient peut-être d'avoir pêché par défaut de lisibilité, soit, mais qu'il est en même temps tout aussi impératif à quiconque voudrait sincèrement recevoir ce que nous disons, d'entendre, si peu que ce soit, c'est-à-dire dans une sincérité d'ouverture, de disponibilité à l'inconnu, que *l'intelligence même de notre propos ne s'adresse précisément pas à la pensée (ni à la pensée rationnelle, ni à la pensée religieuse ou mythologique) et que nous invitons ainsi nos lecteurs à un bouleversement en direct de la vue pénétrante, qui participe lui-même d'une mutation du regard en période de catastrophe.*

Cher Bernard Stiegler, la dénégation flagrante à l'œuvre dans votre contresens à notre endroit, je la porte moi-même dans ma vie humaine. C'est à elle que je suis quotidiennement confronté. Je suis le premier ennemi de mon propos. Ce que nous voyons et montrons est effectivement très difficile, très pénible et dangereux à soutenir en vision. Selon toutes nos habitudes de pensée, c'est même une gageure. Non par sa complexité conceptuelle bien sûr, mais par la simplicité radicale de sa dureté de désaveu de nos structures mentales, affectives et vitales telles qu'elles se sont constituées depuis des millénaires à partir du déni de la mort.

Voici ce qui nous semble : la disruption, cet écrasement accéléré des attentes d'horizons d'un avenir à visage humain qui fait « l'époque de notre absence d'époque » ne relève pas d'une énième crise de civilisation, comme vous tentez à tout prix d'en maintenir le concevoir, mais d'une crise bien plus radicale où *c'est l'être pensant en tant qu'il est pensant* qui est mis à l'épreuve de devoir muter de regard ou de disparaître de la scène planétaire. Nous sommes selon nous au *temps zéro* de ce niveau-là d'alternative. À partir de cette vision nous pouvons donner sens au vertige de ce qui est *déjà là* sous nos yeux, dans nos vies, et que nous ne trouvons pas la force d'articuler parce que cela dépasse non seulement notre entendement, mais aussi notre raison : l'évidence criante que nous sommes irréversiblement et irrémédiablement dépassés, d'ores et déjà inadaptés en tant que mode d'intelligence collective adaptative à la vie, et au caractère insaisissable de sa vitesse. *C'est précisément en ce sens* que nous disons que nous sommes *déjà entrés* dans l'impensable. Mais est-ce bien une nouvelle ère temporelle ? Nous n'en savons rien. Et il *faut* que nous n'en sachions rien. Tout se passe comme si le « schift », le point de bascule irréversible dont vous parlez avait déjà eu lieu. Et c'est parce qu'il a déjà eu lieu qu'a simultanément lieu, tout contre lui, la stratégie collective titanesque de déni suicidaire de notre obsolescence. L'autodestruction de l'humanité s'accélère comme elle le fait sous nos yeux, en nos propres yeux, parce que nous refusons massivement de vivre en conscience cette crise de mutation *d'échelle évolutive*.

Il y a lieu pour nous d'appeler « impensable » cet autre commencement d'après le nihilisme en sa phase accomplie, du fait que le moment décisif que nous vivons est celui où le pouvoir de la pensée, dans toutes ses instances de savoir et de pouvoir institutionnalisées, ne peut plus refouler le constat de son impuissance flagrante à solutionner par lui-même l'hypercomplexité des problèmes en réseaux qu'il ne cesse de surmultiplier. Au bout du compte, après ces millénaires de progressions évidentes de la pensée, ce que montre et produit effectivement le pouvoir de l'intelligence mentale se révèle pourtant être un cercle vicieux de cercles vicieux omnidirectionnels phantasmant une expansion illimitée. La souffrance et le nombre exponentiel des cadavres psychiques et physiques qui en résultent à l'échelle planétaire sont maintenant démesurés pour les forces limitées du pouvoir pensant. C'est ce sentiment d'évidence ingérable que nous-mêmes, comme la totalité de nos contemporains, tentons de fuir journallement par tous les moyens. C'est ici, cher Bernard Stiegler, que nous commençons à entrer dans ce qui nous semble être le fond de notre radical différend :

Contrairement au fond de votre conviction de philosophe viscéralement identifié au pouvoir de la raison entendue comme siège d'une capacité vitale mais faillible à « contenir » la folie de souffrance qui émane de notre « défaut d'origine », nous voyons bien plutôt que le pouvoir pensant en général (pas seulement la raison), le pouvoir même du désir, est un producteur universel de souffrance, de division criminelle et de destruction visiblement hyper-industrielle aujourd'hui. Par l'épreuve du danger mortel qu'il nous inflige en retour de ses machinations sur nos vies, il est en train d'apporter la preuve définitive qu'il est structurellement incapable d'assurer sa propre viabilité, c'est-à-dire la survie même de l'espèce qui devient chaque jour un peu plus le lieu avéré de son désaveu. L'hubris – l'ivresse d'aveuglement tragique – émane selon nous de ce refus acharné de reconnaître l'échec inhérent au pouvoir pensant, et de continuer à vouloir se raconter à soi-même

et aux autres des histoires d'avenir pour ne pas voir qu'on est toujours au présent le même ivrogne cognitif, c'est-à-dire un désir démesurément assoiffé des drogues hallucinogènes d'un savoir qui engendre toujours un capital de frustrations et de violences si énorme, qu'il finit à tous coups par le faire attenter « malgré lui », soi-disant, aux conditions de sa propre existence.

En tant que (cyril lorient), j'ai été cet ivrogne cognitif. D'une certaine façon, je le suis encore, j'en porte encore les stigmates à travers lui. Mais autre chose s'est produit qui m'a fait profondément dessaouler. Cet « autre chose », car ce n'est pas une chose, et encore moins la « Chose », c'est à ma souffrance même que je le dois. C'est elle qui m'a conduit à réaliser que la pensée-désir ne pouvait structurellement pas s'arranger de sa propre folie, que ses tentatives mêmes de la juguler participaient toujours dans l'œuf à creuser d'avance les prochains précipices où elle tombera immanquablement. Au comble du désespoir en mes propres forces d'être pensant, j'ai été conduit à accepter le principe d'une défaite, d'une incapacité définitive du désir pensant à soigner radicalement la souffrance qu'il engendre. Ce que j'ai accepté c'est que, sous couvert de « prendre soin », la pensée ne sait que mettre des pansements inefficaces sur la blessure qu'elle est pour elle-même, qu'elle se constitue ainsi en une habile stratégie de refoulement du mal qu'elle prétend cependant soigner, un mal qu'elle désire soigner *précisément pour mieux l'envenimer*. Cela afin d'accroître l'intensité tragique de dangerosité mortelle à laquelle elle *raffole* de se sentir vouée, dans l'inavouable de sa mauvaise foi originaire. C'est en ce sens précis que la pensée est pour nous imp(a)nsable (*et non ce que nous sommes réellement, qui est impensable !*). Ses soins pondent des œufs d'empoisonnement malgré tous les effets de poudre qu'elle se projette aux yeux à travers ce qu'elle nomme les horizons d'époques de ses « progrès », miroirs toujours brisés. Elle se voue donc historiquement d'avance à jouir indéfiniment d'une maladie qu'il lui faudra indéfiniment soigner *pour ne jamais guérir*. C'est ce fond de perversion folle que j'ai découvert

dans ma propre vie, qui constitue la condition de l'être pensant, et dont nous vivons à mes yeux aujourd'hui *l'overdose suicidaire* : ce cercle à jamais vicieux que l'on se vend à soi-même dans le virage-mirage d'un « mieux ».

Alors j'ai VU que la pensée EST souffrance, qu'elle est souffrance et ivresse du déni d'elle-même comme telle à travers l'hallucination de la promesse d'un « demain ». C'est à partir de ce renoncement lucide et consenti en l'impuissance originaire de la pensée à soigner le mal radical qu'elle est pour elle-même – et qui est tout sauf une démission fataliste – que s'est révélée *la thérapeutique de l'impensable comme impensable*. Il faut en effet une force inimaginable, inconcevable, pour la laisser se découvrir et œuvrer en soi au cœur de la sensation d'enfermement infernal en lequel s'hallucine réflexivement le désir à perpétuité. Pourtant cette force est là, en chacun de nous tous. Cette force n'a pas besoin d'être atteinte « demain » car *nous la sommes déjà, déjà là*, dès que nous cessons de donner maladivement crédit à la maintenance dans l'enfer mémoriel d'un : je pense, j'existe.

Aussi, en doublure d'inversion délibérée de votre thèse fondamentale sur la condition pharmacologique de « l'être sans origine » que nous serions, tels des Sisyphe du rêve de néguentropie, je souhaite témoigner de ce que l'épreuve de ma propre souffrance défaite du désir d'y faire moi-même quelque chose m'a appris, et commencer par dire que la pensée-désir est bien effectivement à mes yeux aussi un pharmakon, mais qu'elle n'a, qu'elle n'a jamais eu, et qu'elle n'aura structurellement jamais accès, *par elle-même*, à autre chose qu'à sa face mortellement empoisonnée. Notre commune folie de souffrance originaire n'est rien de ce qu'on en pense. Lorsque parvenus au seuil de l'exténuation du souffrir, elle met définitivement à genoux nos réflexions et interventions sur elle, elle nous contraint à y porter une qualité d'attention positivement défaite des exigences, des critères, des croyances, des attentes, des désirs phantasmatiques de la transformer, de la soigner. C'est avec

ce cœur d'attention « nue de désir », « nue de pensée » pour notre souffrance d'origine, c'est-à-dire notre angoisse devant la mort, que commence alors de s'ouvrir au dessillement de l'œil *la face de son génie propre de guérison et d'auto-libération spontanée*.

C'est cette découverte essentielle dont nous tentons de témoigner à travers toutes nos publications et nos films d'anti-fiction : souffrir, consentir à faire l'expérience nUe de la souffrance, *n'est pas humain, n'est pas pensable*. La souffrance n'est « d'origine », et elle « naît d'origine » que lorsqu'elle ne fait plus l'objet d'une tentative de capture par le désir de la comprendre réflexivement. Elle nous veut nus de pensées, de croyances, sans recours, positivement dés-espérés, terrassés peut-être comme vous l'êtes parfois (?), pour révéler la puissance de génie impensable de sa nudité d'origine. Cette souffrance nue est l'œuvre du génie inconcevable qui crée et décréé l'hallucination originaire en laquelle nous tournoyons à perte de vies, et ce génie impensable *nous le sommes ici-même, sans transcendance divine ni vie post-mortem. Nous le sommes tous déjà, derrière le voile d'oubli qu'est notre mémoire même. Nous sommes cela*. En cela, l'expérience nUe de l'angoisse de mourir nous dés-identifie sans retour de l'hallucination d'identité mémorielle qui nous torture du matin au soir depuis notre naissance.

C'est ce contact *miraculeux* avec la souffrance pure qui conduit d'elle-même à son abolition dont nous tentons de favoriser l'accès en faisant apparemment tout pour *désespérer positivement* ceux qui nous lisent. Car il faut être arrivé soi-même à la dernière extrémité de la souffrance viciée d'être sans cesse réfléchi, tordue et retordue jusqu'à plus soif, pour donner enfin une chance au génie trans-pensant de la souffrance que nous sommes de ne plus nous faire *souffrir de travers*. D'où aussi le caractère apparemment « sombre » de nos productions : ce n'est pas en rêvant d'avenir meilleur qu'il est pour nous possible de pénétrer la folie du désir *en son retournement libérateur*.

Cher Bernard Stiegler, telle est notre contribution essentielle dans l'épreuve de cette mutation inouïe. Entendez-vous davantage à présent le sens de l'impensable tel que nous l'écrivons et le vivons ? Entendez-vous qu'il ne s'agit pas du tout pour nous de nous situer « au bord de la pensée », ni de « penser véritablement » notre situation, mais que notre pas se situe ailleurs qu'au sein de la philosophie parce que la pensée *n'a pas selon nous, pas du tout les moyens* de soigner réellement le mal qu'elle est pour elle-même ?

Sur le plateau de tournage de *Temps Zéro*, le fantôme qui s'approche maintenant face caméra n'est ni sombre ni silencieux. Attentif durant tout ce long plan-séquence à cette vague de mise en joug d'(y-trou), le fantôme de Bernard Stiegler est resté calme et stoïque. Seules quelques inflexions de sourcils vers le haut accompagnant de brefs mouvements d'exorbitation de ses yeux ont parfois ponctué son écoute concentrée. Récemment embauché par les productions du silence moteur, ce fantôme de Bernard Stiegler a pour fonction ici de mettre en jeu cette question vitale : est-il possible de ne pas projeter son désir de cinéma sur quelqu'un lorsqu'on souhaite lui porter attention ? Par le contresens que vous avez commis à notre endroit, vous nous avez montré un peu du cinéma que vous vous faisiez à notre sujet. Mais sommes-nous capables, suis-je capable à mon tour de ne pas projeter mon désir de cinéma sur ce que vous êtes réellement ? Autrement dit : voir autrui dans son altérité, est-ce seulement possible pour une conscience dont la structure même est, serait cinématographique ? En vous exposant ici les propos entièrement fictifs de votre fantôme tels qu'ils se tournent dans ma vision-caméra, je souhaite m'impliquer dans cette question en prenant le risque de « moi-l'autre : Bernard Stiegler », et d'en recevoir, par vous, le retour-miroir correctif éventuel, si le cœur vous en dit, afin de me réveiller toujours plus du sommeil projectif de mon cinéma temporel. Sommes-nous voués, condamnés à nous faire des films les uns sur les autres ? Ou pouvons-nous si peu que ce soit *nous voir réellement* ?

Le fantôme de Bernard Stiegler : À l'écoute de tout ce qui s'est dit là, je pourrais très bien vous laisser à l'arbitraire subjectivité du témoignage qui, après tout, ne regarde que vous. Chacun a sa façon de traiter avec le délire d'infinité de son désir, et, pourvu qu'il n'incite pas à la haine de soi ou d'autrui, à la violence, au meurtre ou au suicide, j'en respecte a priori plus que jamais aujourd'hui l'éventail fondamentalement imprévisible des possibilités. Mais puisque vous me donnez l'opportunité de répondre directement à la remise en cause qui me vise personnellement ici, c'est-à-dire dans le risque mutuellement accepté d'une parole de véridicité susceptible de blesser son interlocuteur (la parrhesia), je vais m'y employer. Sauf le respect que je vous dois, je commencerai par vous redire sans détours mon plus ferme et radical désaccord de principe avec ce qui m'apparaît être ici d'une prétention, d'une médiocrité de pensée, et d'une irresponsabilité assez accablantes. Criminaliser purement et simplement la pensée « en général » comme vous le dites, en des termes d'ailleurs eux-mêmes si généraux, et avec une radicalité si simpliste, n'a rien d'un discours novateur. Je crois l'avoir déjà dit : le caractère extrême de notre situation actuelle appelle toutes sortes d'extrémismes, de radicalisations qui ont toutes en commun de faire preuve d'une incapacité rigide à comprendre exactement ce qui fait la teneur de la crise globale actuelle. Ce que je viens d'entendre ici participe typiquement de ce genre d'attitude réactionnaire, voire millénariste, emprunte d'une forme plus ou moins visible d'intégrisme et d'aveuglement fanatique. J'y retrouve les éléments classiques de la rhétorique de la pureté : la « pureté » de l'attention, la « pureté » de la souffrance, et par là, la reconduction du régime de l'opposition entre le pur et l'impur caractéristique de la métaphysique spiritualiste et/ou monothéiste du sens et de la présence, avec toute la violence de censure sur les corps et l'exclusion de l'autre qu'induit inmanquablement ce type de logique. On peut facilement remarquer cette régression philosophique à travers la dualité d'opposition de principe que

vous avez vous-même mise en scène à travers la distinction artificieuse entre (y-trou) et (cyril loriot) – « y-trou », une dénomination à laquelle je dois d'ailleurs dire ne pas comprendre grand-chose. Vous feriez-vous croire à vous-même n'être personne et parler en une pure impersonnalité de vision située *sub specie aeternitatis* ? Comment prendre au sérieux une telle outrance d'allégation ? – On retrouve là rien moins qu'une variante de l'opposition platonicienne du suprasensible et du sensible dont on sait ce qu'elle refoule de la vitalité corporelle, et les innombrables effets pervers qu'elle recèle sur le plan des savoir-vivre, faire et concevoir. Philosophiquement, j'estime cette posture conceptuelle complètement obsolète aujourd'hui, surtout après les acquis philosophiques et psychanalytiques du 20^{ème} siècle, en tête desquels s'est imposée, plus que tout autre à mes yeux, la déconstruction derridienne.

Ensuite, vous évoquez le caractère radical d'une mutation évolutive de l'humanité. Je voudrais vous rappeler que je ne dis à ma façon pas autre chose depuis longtemps. Encore faut-il s'entendre sur les termes. S'il y avait actuellement un changement d'espèce en cours selon le processus génétique qui a prévalu jusqu'à l'homínisation, il faudrait qu'un processus de mutation ait lieu non seulement sur le plan psychique et culturel, mais aussi sur le plan physiologique, ce qui est impossible selon les données actuelles de la théorie scientifique de l'évolution. L'anatomie et le génome du sapiens sapiens se sont relativement stabilisés depuis bien trop longtemps pour qu'il soit scientifiquement raisonnable de songer à l'éventualité d'une mutation « évolutive » de notre physiologie. S'il y a une « mutation », ce ne peut être que par les moyens issus de notre capacité technique et technologique par où l'évolution de l'animé se poursuit comme projection du désir sur une surface inanimée de réfléchissement de soi. Et d'une certaine façon, je m'efforce de montrer depuis plusieurs décennies que c'est déjà ce qui n'a cessé d'avoir lieu à chaque fois qu'une révolution s'est produite dans notre système technique, car l'humanité « n'existe »

pas comme quelque chose d'achevé, mais comme l'inachevé même, elle existe « à peine ». Mais il existe aujourd'hui un discours typique de la folie tragique qui parle de la mutation vers un « post-humain », celui que promotionnent les trans-humanistes en vertu d'un croisement accéléré des nouvelles technologies de l'informatique, de la robotique, de la nano-biologie et des neurosciences (les fameuses NBIC), et vous n'êtes pas sans savoir combien je m'insurge contre le caractère mensonger de ses effets d'annonce : non, l'homme « augmenté » n'est pas une nouveauté. Dès les débuts de l'hominisation, il n'a cessé de devenir ce qu'il est en suppléant systématiquement à son défaut d'être originaire par la fabrication permanente de prothèses dont il a besoin pour inventer sa vie et la conscience qu'il en a. Comment pourrions-nous ainsi parler de post-humain alors que l'homme n'existe pas encore ? D'autre part, la politique outrancièrement totalitaire et eugéniste des transhumanistes libertariens à la tête de « l'université de la singularité » qui exploitent sans vergogne les zones de non-droit où les engagent leurs expérimentations (afin d'opérer le coup de force disruptif de leurs avancées technologiques), cette politique incarne la folie d'orgueil la plus dangereuse de notre époque sans époque.

Dans ces conditions, quiconque parle à l'heure actuelle d'une mutation d'espèce à l'échelle évolutive, soit ne comprend pas que nous n'avons cessé de vivre ce genre de mutations tout au long de notre histoire, soit me semble régresser vers des positions idéologiques extrêmement dangereuses, qui ont déjà montré jusqu'à l'inimaginable leur potentiel de barbarie dans notre passé encore récent. C'est toujours l'extrême danger de ceux qui, déçus par les effets pervers du rationalisme, ou plus généralement par les limites de notre condition, s'attachent à confondre définitivement la raison et l'entendement (ou la calculabilité), et s'autorisent ensuite à basculer dans une forme de guerre déclarée contre la raison au sens où je l'entends, que cette guerre soit d'ordre religieux ou qu'elle prenne la forme encore plus perverse de

l'hyper-scientisme des transhumanistes. Que ce soit au nom de ce matérialisme scientifique le plus aveuglément dogmatique, d'une révélation religieuse traditionnelle travestie en fanatisme intégriste, ou d'une « vision directe » de type « visionnaire » comme vous y prétendez, le désaveu de la raison prend toujours le risque de sombrer dans une forme d'irrationalité arbitraire la plus dangereusement inconséquente. La plupart du temps cette idéologisation désastreuse de la capacité réflexive s'opère par une forme de diabolisation de la rationalité dans son ensemble, à travers des mécanismes de simplifications abusives, d'amalgames malhonnêtes et de raccourcis logiques qui ne résistent pas deux secondes à l'analyse la plus élémentaire.

En l'occurrence ici, pour n'en prendre qu'un exemple, vous n'avez guère fait dans la dentelle en tentant de réduire l'extraordinaire complexité vivante et mouvante de la pensée contemporaine au principe d'une logique fataliste qui procéderait d'un cercle vicieux de cercles vicieux. Ce qui ne résiste pas à l'analyse ici, c'est qu'en régressant à ce point dans le simplisme, vous rendez immédiatement incompréhensibles des millénaires d'inventions et d'innovations permanentes de la pensée dans tous les domaines de la culture et de la technique, lors même que vous vous appuyez vous-même sur la théorie synthétique de l'évolution pour annoncer comme une évidence la nécessité de votre « mutation radicale » de l'intelligence. En effet, comment aurions-nous pu parvenir au degré d'évolution technologique et culturel qui est planétairement le nôtre aujourd'hui si la logique générale qui meut la pensée relevait exclusivement d'un simple cercle vicieux dé-multiplié ? C'est tout simplement faux et absurde ! Ce dont la pensée n'a cessé d'apporter les preuves depuis le début du processus d'hominisation, ce n'est pas de la fatalité entropique, mais tout au contraire d'une capacité à l'invention permanente de solutions nouvelles face à des problèmes symboliques et organologiques toujours nouveaux. C'est justement cette capacité à bifurquer sans cesse du probable dans l'improbable,

du calculable dans l'incalculable qui caractérise l'être du désir d'impossible que nous sommes : le néguanthropos, c'est-à-dire celui qui, prenant à bon escient ses rêves pour des réalités, n'a cessé de se donner ainsi les moyens de transformer ses conditions d'existence, en réalisant ses rêves matériellement. C'est pourquoi je ne peux que vous enjoindre à ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain en confondant aveuglément la raison et ses fins d'une part, et l'entendement analytique de l'autre, tel que sa puissance de calcul est aujourd'hui dévoyée au profit de la politique marketing catastrophique et suicidaire du grand capital. Dans la folie devenue ordinaire de la disruption, il faut à tout prix garder raison. Vous ne pouvez légitimement faire table rase, comme vous prétendez pouvoir le faire, de cet héritage plus de deux fois millénaire d'exercice de la raison et de culture symbolique. Que vous le vouliez ou non, vous en êtes de part en part les héritiers et les bénéficiaires. Technologiquement, autant que culturellement, votre tournage sur papier de *Temps Zéro* par exemple serait tout bonnement impossible sans cet héritage déjà-là, à partir duquel vous travaillez à vous individuer et participez, à votre façon, à la mobilisation multiforme en cours destinée à sauver la possibilité d'une transindividuation qui, seule, peut peut-être nous garantir un avenir d'espèce, si c'est encore possible... Inch' Allah !

Pour continuer à vous parler en toute franchise, et avec cette même bienveillance de principe que celle dont vous avez souhaité m'assurer vous-même depuis le début de ce dialogue, ce qui me frappe dans votre propos, c'est l'aplomb extraordinaire avec lequel il succombe d'entrée de jeu à ce qu'il s'agit de contenir dans les saines limites du raisonnable, à défaut d'être jamais à même de le surmonter de façon définitive : l'hubris de notre condition d'être sans origine. Prétendre en effet à la possibilité d'une délivrance radicale de la souffrance inhérente au désir, c'est précisément le phantasme absolu du désir : sa démesure et son aveuglement même. Ce rêve absolu d'une cessation définitive de la douleur du manque, il est inscrit au cœur de tous nos idéaux et

utopies de consistance, mais précisément en tant que cœur d'une inexistence, c'est-à-dire de l'hallucination originaire qu'est le narcissisme désirant. L'infini qu'est devenu l'objet du désir en tant que « Chose », non seulement n'existe pas, mais il n'existe *infiniment* pas. Et il serait tout simplement catastrophique pour l'économie libidinale qui structure notre vie de désir que ce fantasme absolu en vienne à cesser dans l'existence. Il n'y aurait alors plus rien qui soit à vivre sous un quelconque horizon d'attente, plus rien à inventer, plus d'événements, plus de surprises, et par là même plus d'avenir. Il ne peut donc par définition pas y avoir « d'expérience » de la « Chose », qui ouvre au contraire toute possibilité a priori d'un avenir d'époque. C'est justement parce que la folie ordinaire qui s'empare de nous actuellement détruit notre capacité à rêver et à réaliser nos rêves « d'impossibilité », que l'humanité court à la catastrophe d'une perte peut-être irréparable d'avenir. Ce qui dit assez combien ce dont nous souffrons n'est pas de désirer l'impossible, *mais de ne plus être capable de le faire*, parce que le marketing disruptif tente de nous réduire à des êtres de pulsions purement calculables. Il y va de notre humanité même et de sa texture fondamentalement phantasmatique, c'est-à-dire artificielle, arte-factuelle.

Après la mort de Dieu et du sujet métaphysique, la question à nous posée est de comprendre ce que signifie le fait d'assumer le caractère techniquement spatial et temporel de notre conscience, qui se trouve par là originairement condamnée à cinématographier la projection de son existence à partir de l'anticipation de sa propre fin et, au mieux, à laisser les traces d'un héritage pour le cinéma que s'en feront les générations futures. D'où le caractère naïf et encore une fois philosophiquement dépassé de l'énoncé même de votre question. L'alternative à laquelle nous sommes concrètement confrontés n'est pas du tout à mon sens de savoir si nous sommes condamnés à fantasmer l'autre en tant qu'autre ou s'il nous serait possible de le voir sans projection. Ce type d'alternative n'est formulable qu'à partir d'une opposition abstraite entre deux

termes absolutisés, *une opposition en cela déjà phantasmatique*, entre un « pur réel » d'un côté et « l'imaginaire » de l'autre. Sortis de ce que fut l'histoire de la métaphysique occidentale, il faut maintenant apprendre à penser les dyades qui constituent la nodalité fondamentale du désir¹, non plus à partir de l'opposition abstraite mais à partir de la composition technique, dynamique² et transductive³ des deux termes engagés. L'enjeu, c'est de réaliser que nous sommes ce nœud de composition incessant du réel et de l'imaginaire par le langage, et qu'il nous est structurellement impossible d'échapper à cette ambivalence fondamentale du fonctionnement psychique, comme il nous est tout aussi impossible de ne pas phantasmer de pouvoir jamais y échapper. C'est ce à quoi vos prises de positions « radicales » me semblent tout à fait aveugles, et ce en quoi elles participent d'un déni métaphysique réitéré des conditions de notre finitude originaire.

De plus, en nourrissant la nécessité rêvée d'une fin radicale du désir, vous contribuez à cautionner la réduction criminelle du processus de la sublimation au régime des pulsions auquel se livre le marketing planétaire aujourd'hui. C'est pourquoi je ne peux résolument que m'y opposer par principe : *il n'y a pas et il n'y aura jamais de solution « radicale » à la folie constitutive de notre être en défaut, pas plus que vous ne pourrez réduire l'incalculable en quoi consiste l'essence du désir en la calculabilité programmable de nos pulsions*. S'il y a bien quelque chose dont je suis intimement convaincu, après tous nos tâtonnements et nos erreurs historiques, c'est de cette sagesse tragique et de l'humilité à laquelle elle nous destine. C'est justement que nous n'avons constitutivement pas les moyens de venir jamais radicalement à bout de ce fond sans

1 (le parent et l'enfant, l'homme et la femme, le masculin et le féminin, le psychique et le corporel, l'individu et le collectif, l'humanité et son milieu technique, le désir et la loi, le réel et l'imaginaire, la pulsion de vie et la pulsion de mort, etc.)

2 dynamique et métastable : c'est-à-dire œuvrant en permanence au bord du déséquilibre.

3 où chacun des deux termes ne pré-existe pas à leur relation.

fond du défaut d'être que nous sommes, et dont je persiste plus que jamais au contraire à penser *qu'il nous le faut absolument* pour apprendre, toujours et encore, à faire de nécessité vertu, cela même qui nous permet de pousser toujours plus loin dans l'inconnu notre sublime capacité à donner corps à nos rêves les plus heureusement fous. Et force est pour moi d'en faire le constat : les innombrables tentatives qui se sont réclamées d'une « solution radicale » à notre folie constitutive n'ont justement fait historiquement que d'en déchaîner d'autant sa violence meurtrière en retour, en prétendant pouvoir dépasser les limites de notre condition spatiale et temporelle. C'est ni plus ni moins ce que vous prétendez faire vous-même, me semble-t-il.

Or, nous ne pouvons pas nous affranchir de la temporalité. Nous ne sommes pas ce regard transcendant l'évanescence de son flux. Notre possibilité de voir est toujours déjà conditionnée par l'héritage d'un déjà-là collectif historique et d'un horizon d'époque. Ce sont ces conditions historiques, dont les traits sont par essence contingents, qu'il nous incombe à chaque fois de penser à nouveaux frais pour concevoir et imaginer sans fin le visage d'une raison de vivre qui vaille la peine d'être vécue, à chaque fois sans assurance aucune d'y parvenir. Et à cet égard, je pense avoir contribué à montrer depuis longtemps que la question de la technique surdétermine de bout en bout l'intelligence de nos situations historiques. C'est pourquoi il m'est impossible de ne pas comprendre les termes de notre équation actuelle comme directement liée au changement de système technique en cours à travers l'exploitation hyper-industrielle des technologies du numérique. En restant ainsi dans la démesure d'un discours d'une « radicalité » qui me semble complètement dépassée, il m'a semblé que vous n'en faisiez pas vraiment cas d'une façon qui donne vraiment à penser.

Enfin, je ne vois pas pratiquement en quoi votre discours contribue le moins du monde à constituer une force de propositions concrètes et efficaces au niveau social, économique et politique, ce qui constitue pour moi l'un des critères les plus décisifs pour juger de la valeur d'un discours qui engage la question de notre temps.

Voilà, pour le dire vite, les principales raisons de mon franc désaccord de principe avec vous qui s'est, à vrai dire, accentué depuis ce dialogue. Vous voyez que je n'ai pas été en reste pour honorer l'invitation que vous m'avez faite de vous parler sans retenue. J'espère juste ne pas vous avoir trop blessé en vous parlant si franchement. Mais je veux croire que vous n'oublierez pas m'avoir vous-même poussé à ce risque obligé dès lors qu'il est question de l'essentiel, a fortiori dans la situation d'extrémité où nous nous trouvons aujourd'hui. J'en profite pour vous remercier d'ailleurs en toute cordialité de cette invitation à la clarification que j'estime nécessaire et utile au débat public.

(y-trou) réalisateur : Coupez ! Elle est bonne, on garde la prise ! Merci au fantôme Bernard ! Vous avez bien rempli la fonction, que nous vous avons impartie, de montrer la ciné-vision que nous nous faisons de l'hologramme approximatif d'un Bernard Stiegler prévisible. Vision « réelle » ? « Projection » ? Mélange à jamais inextricable des deux ?

Coupeeeeeeezn ! ute z, j roe i s em aure
 Frchement, à qoi o cotinuer c t ourn age e soit d
 aucune Ns ych
 pit al dé ni er
 ja Frc Frc Fr c
 h
 d'espérer ! c soit
 d e R aisons anc
 an t me
 Bern aar d
 ô !

... démissionne.

Autre réalisateur. Trouvez-en un autre. Le désir-pensée s'hallucine infini et veut voudrait faire de cet infini d'hallucination des raisons de vivre et d' ! Misère ! Misère des espoirs ! Cette « condition hôtérale » d'une planète !

La production du silence moteur : Nous comprenons évidemment ton sentiment (y-trou), mais tu dois réaliser davantage que le silence moteur qui produit le flux anti-narratif de la vie, la tienne, celui de toutes les vies, ne fonctionne pas du tout selon les critères du possible ou de l'impossible de qui que ce soit. Il y a la chose à faire, c'est tout. Pour rien. Pour personne. Naturellement. Sans aucune notion de reconnaissance, d'utilité, d'efficacité, de sens ou de non-sens, de possibilité ou d'impossibilité. Il n'y a personne dans la mentale, il n'y a jamais eu personne, rien ne sert à rien et tout, pourtant, se fait simplement. Tout passe ailleurs se, autrement que selon les attentes de la mentale machine à histoires. Oui ?

D'ailleurs cette tentation de renoncer à ce tournage fait entièrement partie de ce qu'il y a à toucher ici du difficile de la pénétration dans le mur de la folie temporelle. Nous venons de la filmer et elle fait déjà partie du montage final. Tu l'adoptes ?

(y-trou) : Mais mais, qui tourne ? Qui produit l'archi-cinéma de la conscience mentale ici ? ... serions aurions été dans une guerre apparente des centres de productions du flux filmique mondial. Hollywood : centre de programmation planétaire du dispositif désirant, vraiment ? Ah même-oir cette volonté de savoir, d'en savoir ah mais mais... Le subconscient (freudien) de l'espèce la mentale se croit se serait cru sieur, seul seigneur producteur/post-producteur du cinéma des destinées temporelles de l'espèce. *Il ne l'est pas. Ne l'aura jamais été.* Le sommes l'avons été le serons serions sommes bien plutôt à son insu, qui produisons ce qu'il produit, tout autre que ce que cru savoir savoir-faire et vivre, tout autre tout ce qu'il produit depuis l'intérieur jour de

sa nuit-cinéma l'œuvre que nous sommes à l'insu... la pensée est l'imp(a)nsable à l'œuvre que nous sommes. Le flux flux n'est pas pensable pas pensable pas pensable flux flue de quoi... qui sommes au temps zéro... autre commencement... Tout l'autre commence, qui vient à commencer, à pénétrer, à « réel-iser », filmer-voir, c'est réaliser : mettre la fiction au réel : la traverser la trouer Ce n'est pas une nouvelle histoire ni une *nouvelle époque* Cela se passe *maintenant*. Sans demain. Ni passé. Rock Bottom. *je touche, tu touches nous touchons vous touchez le fond de la mentale*, tu nous vous ils je je touchent le fond qui me te touche me te *submergerait terreur*. **Me** te touche qui ? quoi me te ?

Temps zéro, espace zéro, signifiante zéro la mémorielle Où est quand ? Quand est où ? neni neni... en dé-tension l'étendue des possibilités incalculables Stop ! du « vrai » Bernard Stiegler (?), sa réalité insaisissable, stop ! inconnaisable, continuer nemo hope ! favoriser cet improbable par la poursuite de cet anti-tournage, souhaitant défaire de l'attendre Stop ! que rencontre l'impossible possible ait lieu : cet impossible. Another Stop ! Vous dire que que

... mais qu'appelle-t-on se *savoir* mortel ?

Pour confiance, (je) ne me suis jamais vécu mortel comme l'être-pour-la-mort issu des sécrétions de la pensée. Me savoir mortel, m'être su mortel ? Quoi ? Un savoir ? Un savoir absolument certain ? Selon la vulgate existentielle, toute ma vie j'aurais vécu mes attentes dans l'attente originaire de ma fin, à partir d'une certitude de ma fin, une certitude incertaine quant au lieu et à l'heure de ma « mort », mais une certitude absolue quant à l'inéluctable de ma fin. Je ne sais. L'angoisse. Oui. Quelle angoisse ! Mais enfin : comment parler d'un « savoir » de *ce dont on n'a aucune expérience directe* ? « On » parle de « mort », mais derrière ce mot chargé de toute l'angoisse du monde, ce mot d'où s'origine le monde de la « vie », derrière ce mot s'il vous plaît : pas une sensation, pas une émotion, pas une conception. La pensée croit penser quelque chose à partir de quoi s'agence l'anticipation pré-tendue de ce quelque chose, mais mais... pur phantasme ! On n'en *sait* rien. « Moi » non plus. Pur phantasme d'une fin d'un « soi » dont on n'a déjà pas la certitude. Ai-je vraiment la certitude que j'existe moi qui n'existe déjà plus chaque fois que je m'endors dans un sommeil qu'on dit « profond » ?

J'ai toujours « su » que « j'allais mourir », « qu'il faudrait bien mourir, le jour venu ». Qui pense en être si certain ? Et pourquoi ? De ce dont je n'ai aucune expérience, j'aurais d'avance le savoir absolu ? Parce que d'autres, innombrables, et déjà mes « proches » seraient « déjà morts » « avant moi », et que « personne » n'en serait jamais « revenu »... Mais revenu à quoi, à qui ? Puisque ce « qui » que je suis n'est déjà lui-même pas absolument certain d'exister ? Aussi loin que se remonte la mémorielle filmique d'un moi, l'angoisse qui m'étreignait était de ne rien savoir du tout, de ne rien savoir ni de ma vie ni de ma mort, ne rien savoir à rien : voilà déjà ce qui m'oppressait en permanence la respiration. À l'écoute de ma sensation d'oppression, si, il y avait bien quelque chose comme une impression de savoir, de certitude, celle de ne tenir

sur aucune certitude, et en fait, cette sensation lancinante, insupportable, de ne pas pouvoir me tenir du tout et de devoir tenir debout pour marcher, aller quelque part sur fond d'un nulle part pour toujours. J'ai voulu fuir cette sensation comme tout le monde, comme le font aussi les savants et les philosophes et les « croyants ». J'ai aimé, adoré fuir dans les concepts philosophiques. Très vite pourtant, cette sensation d'intenabilité permanente de moi, de tout, s'est rappelée à mon régime de fuites variées où la philosophie avait la part belle. S'il y a quelque chose que je sus très vite, c'est que je ne pourrai pas *tromper* cette sensation lancinante d'incertitude d'être comme de ne pas être. L'angoisse de sentir le mensonge foncier de tout le savoir humain me taraudait, me torturait. Immérgé plus profond dans la sensation d'angoisse, par nécessité d'asphyxie, j'ai fini par abandonner la philosophie, cette niche de positionnements de questions et de réponses, parce que ma quête de « vérité » ou de « réalité » recouvrait une sensation bien plus inimaginable et insoutenable que celle dont s'occupent les penseurs et inventeurs de concepts : celle de pressentir que *j'étais moi-même irréel*. Chercher, cheminer vers la vérité, énoncer, démontrer, dire ou non des vérités, comment, à quoi bon si « être moi » est déjà insoutenable de mensonge ?

N'est-ce pas, quand je vous entends affirmer – apparemment sans aucun problème pour vous-même – que le plan qui fait « consister » nos existences est infiniment phantasmatique, et qu'il faut trouver là le ressort même d'une raison infinie d'exister et d'espérer, les bras m'en tombent malgré le sourire que cela me suscite. C'est ce genre d'idéalités que j'ai très vite *su* être à jamais incapable de « tenir » et de « maintenir » *pour ma vie*. Je n'ai pour ma part cessé de souffrir atrocement de me raconter l'histoire d'un quelconque horizon de vie à partir d'une sensation d'être pour toujours *seulement vraisemblable, seulement probable, et non simplement ni évidemment vrai, réel*. Et je suis toujours extrêmement étonné d'entendre des gens tels

que vous, non seulement énoncer très sérieusement ce genre de fausse évidence – pour moi intenable –, mais la revendiquer au plus haut de leur « dignité ». Quelle dignité réelle peut-il bien y avoir chez un être qui se défait en permanence de *voir et de sentir en vérité l'être imaginaire qu'il est, qu'il serait ?*

Incapable de faire tenir, de persévérer longtemps dans mes rêves d'existence, « d'y croire », de « m'y investir », la vie même s'est chargée de décevoir toujours plus mes attentes d'une « vie », m'a contraint à me distraire de moins en moins de la misère de mon inconsistance abyssale. J'ai été de plus en plus « mal », dérivant apparemment pendant de nombreuses années dans une forme de naufrage social, mais ne cédant pas sur l'impossibilité de « m'arranger » avec cette sensation *d'irréalité d'être*, d'ordinaire complètement maquillée, refoulée et socialement normalisée. Dans cette catastrophe durable de la déroute consentie, une seule chose se sera apprise : apprivoiser, endurer des intensités de sensation d'échec, d'absurdité, de cauchemar de soi, d'angoisse et de pulsions suicidaires de plus en plus fortes sans prendre aucune substance hallucinogène ni aucune médication chimique. Cette endurance dans la sensation de nullité d'être au regard de ce que pense la pensée d'un « soi » m'aura conduit à l'intensification accrue de la contradiction mentalement insoluble où prend racine la psyché : l'impossibilité de continuer à survivre dans la hantise de l'irréalité de « moi » en même temps que l'impossibilité absolue de mettre moi-même fin à mes jours. Les chocs de la vie n'ont cependant cessé de me montrer que le désir ne s'arrange radicalement jamais de lui-même, et qu'ils m'ont fait mal à manger les raisins du désir empoisonné ! Déceptions, trahisons, violences, le cinéma des retours de mes projections-cinéma.

Les « ailes » de mon désir m'ont saigné jusqu'à plus soif. Certains moments on sent et voit les choses de la souffrance par d'autres yeux que ceux du désir. Au paroxysme de la désillusion, une autre source du regard. L'attention n'est plus tant cette tension perceptive chargée de souvenirs et d'attentes. Le désir s'accidente lui-même en vous au point de mettre sa vie en danger de perte. De se perdre lui-même. Sans retour.

L'instant de ma mort fut ce crash où le désir se contrechoqua au point de céder sur ses gonds d'hallucination, de décéder. Il est difficile de traduire cet instant avec des mots. L'hallucination d'une identité « je pense » a cédé, mais pas comme durant ces secondes, ces minutes, ces heures ou ces jours de transe où peuvent parfois nous mener la pratique intensive de l'art, de l'écriture, de la lecture, du sport ou de la sexualité. Elle a cédé au point de ne plus du tout pouvoir se reconstituer automatiquement en fonction de maintenance d'une unité de mémoire d'un « moi ». « Je » ai centralement disparu de la sensation d'être vivant.

Ce jour-là s'est réalisé que le « savoir » de ma mort n'avait été en rien un savoir, mais plutôt la sensation et la saveur de détente totale qui appelaient leur autolibération par les accidents du désir les plus nécessairement mortels qui soient. Malgré la puissance du déni terrifié qui me momifiait en hallucination forcée de me prendre pour « cyril loriot », j'avais toujours senti être *toujours déjà* cette saveur de détente totale.

Quand se révèle en vous cette onctuosité de détente permanente d'être, vous sentez instantanément que c'est le sans-fond naturel présent en chaque être « humain », derrière le masque de contracture phantasmatique qui le détient terrifiement en mémoire de se croire « quelqu'un », et vous ne pouvez que la souhaiter infiniment à quiconque comme

l'issue libératrice obligée hors d'un système de torture qui ne peut pas durer indéfiniment. Un mensonge qui a assez duré, voilà comment vous voyez et vivez l'empire vampire du cinéma universel qui broie l'humanité dans les faux crocs du temps et du phantasme de « mort ».

Aujourd'hui dès l'aube, ce que suis vivre est ce trou irrefermable dans les mailles de cette terreur de disparaître qui fonde tout l'édifice du désir psychique et son économie libidinale planétaire. De ce trou impensable qui troue continûment la continuité artificielle du cinéma de « ma vie », voir-vivre ne se projette plus « comme avant » en un horizon d'attentes de « ma mort », car vivre, d'instant en instant, est cette mort, cette disparition spontanée et continue de se croire être « quelqu'un » et de devoir persévérer sous la terreur dans l'hallucination narrative d'un nom, d'un sexe, d'un corps, d'un passé et d'un avenir. Être-là n'aura non seulement jamais eu d'identité, mais dissout d'avance toute identification projective possible.

La puissance que c'est d'être nie, frustre, contrarie et attende constamment à la fausse vie d'un calcul de maintenance d'histoire. *Elle est anti-fictive*. Par les accidents inhérents au phantasme de vivre se heurtant sans cesse au « principe de réalité » anti-narratif, la puissance du fait d'être concourt activement à la dés-identification, à la dé-biographisation du flux de vivre. Être, cet art de se disparaître, est l'heureux chant d'adieu sans regrets à ce qui voudrait faire une histoire, faire « l'Histoire ».

Toutes les productions du laboratoire de *l'imp(a)nsable* sont autant de témoignages et d'invitations au ravissement simple en quoi consiste cet adieu consenti à l'hallucination « homme ». Nous tentons d'indiquer le processus spontané

d'une souffrance folle d'histoire poussée, pénétrée, chauffée jusqu'au blanc-crash de son auto-consumation radicale.¹

Bernard Stiegler : ?

(y-trou) : Les conséquences d'une telle percée sont incalculables, mais il n'y a pas lieu d'en faire une histoire. Ce n'est que le commencement de la traversée du mirage temporel. Quand cela « vous arrive », l'espace-trou qui remplit la zone effondrée de l'hallucination « je pense » met votre vie au silence de la puissance-moteur de l'inconnu. La puissance-trou ne se laisse pas décrire depuis la langue des oppositions conceptuelles issues de la métaphysique. Sa réalité n'est ni une ni multiple, ni immobile ni mouvante, ni spirituelle ni matérielle, ni « là-haut » ni « ici-bas ». La puissance-trou vous fait vision et cœur pénétrants impersonnels de la trame mentale qui structure l'énergie universelle dans le travail-torture du régime de la séparation sujet/objet, moi-toi. Vous voyez et sentez tout de suite que la dualité automatiquement induite par le langage mental ne permettra jamais à la pensée de s'emparer du trou pour en faire une science, une technique, une exploitation industrielle : une position de pouvoir. Parler devient nécessairement une grammaire du paradoxe pour ne rien induire du binaire de la pensée. Mais l'étreinte du temps et de l'espace ne s'est pas pour autant desserrée sur l'ensemble de votre constitution psycho-corporelle. Au « devant » de l'espace silence de détente que vous êtes réellement, à l'avant-plan de votre œil et de votre cœur non senti-mental, votre personnalité d'hallucination est toujours là. Les nombreuses couches de

1 Pour une incitation à «faire l'expérience nUe» de l'angoisse de la mort : vous pouvez lire, aux Éditions Le Grand Souffle, *finis-tu(e) ? (réponse sans retour à Descartes, Freud, Heidegger et Blanchot)* d'(aurélien réal) (2012), *l'impossible cadavre (mutation de la philosophie, philosophie de la mutation)* de (cyril loriot) (2012), la trilogie de *l'effondrement du temps* (Tome I (2006), Tomes II et III (2014)), *Coma* de (nathanaël flamant) (2015) et le 1er numéro de la revue *Pour ceux qui souffrent* (2016).

possession traumatique qui la constituent n'ont pas encore été trouées par la puissance-trou impensable.

« L'humanonaute » que vous êtes habite un spectre spéculaire qui continue à se délirer mortel et reste de ce fait un assassin en puissance. La percée qui a eu lieu n'est qu'un premier sas de déprise de l'enrôlement temporel. Sans comprendre, par votre oui cardiaque à la folie de souffrance « moi ma vie mon histoire », l'augmentation de la température de votre cri d'être a transpercé une première enceinte d'ensorcellement traumatique. Le pas gagné n'est que l'archi-step de la liberté.

Le processus de la trouée continue par l'intensification continue de la puissance-vision de la trame tragique du désir en votre vie droguée d'histoire. Il n'y a a priori pas de limites à la pénétration du mur de projection du mensonge de la vie cinéma. Cela s'accomplit en fonction de votre aptitude à endurer ou non l'adieu au chaosmos de la mentale. Votre personnalité peut bien délirer un horizon de « progrès » à réaliser à partir de là, vous voyez et sentez que ce processus de traversée temporelle ne relève pas lui-même de la causalité intra-temporelle. Vivre en société vous impose bien sûr d'être identifié à la calendarité et à la cardinalité propre à l'espèce mentale qui se continue à travers votre spectre personnel. Mais vous « savez » déjà pour toujours que cette concession de fonctionnement n'est en droit que temporaire.

Vous voyez et vivez que « l'humanité » est filmiquement enfermée dans un bocal de projections délirantes dont les parois ne sont pas faites d'autre chose que de terreur compactée. « Humainement », c'est-à-dire depuis l'intérieur de cette sphère intra-hallucinatoire des savoirs-vivre, faire et concevoir, les limites du bocal archi-traumatique sont collectivement sédimentées et institutionnalisées comme infranchissables.

Vous êtes apparemment obligé « d'adopter », de gober les fondamentaux de la farce tragique. Mais vous ne pouvez plus être dupe ? Ce n'est pas seulement la philosophie qui est « une branche de la littérature fantastique » : l'édifice entier du savoir mental est l'arborescence infinie d'un appareil psychique de projections folles enracinées dans l'archi-terreur refoulée du trou qui l'anéantit en permanence, à perpétuité. En nous tous, la béance, la fêlure du désir hante nos vies du phantasme de notre « mort » jusqu'au point de rupture...

Et si notre *temps zéro* sonnait l'heure d'une possibilité d'accéder collectivement à l'art normalisé de mourir vivant au fictionnement temporel ? Et s'il était l'heure de franchir collectivement un premier seuil de majorité devant ce que nous avons toujours déliré et repoussé comme « la mort » ?

J'ai tenté de faire quelques premiers pas de pénétration du mensonge de la calendarité dans *l'impossible cadavre* en menant l'enquête sur le statut ontologique du « premier mort » de notre espèce-cinéma¹. Notre conscience temporelle n'a pu se constituer qu'à partir de cette figure spectrale et ancestrale d'un premier homme « tenu » c'est-à-dire « souvenu » comme « mort ». De l'intérieur de la fiction historique, les reliques sont, seraient, auraient ainsi été les archi-prothèses de constitution du système des temps. À cet archéo-mort nous vouerions de ce fait un culte sub-conscient de sous-venance totémique à travers la transmission de la théologie parentale.²

Mais ce « premier reliqué » nous est-il jamais parvenu autrement qu'en vertu d'une chaîne impersonnelle de hantise hallucinatoire « après-coup » qui pré-produit le film d'une mise en cadavre qu'on appelle « vivre » ? L'anticinéma de la puissance-trou est le sacrilège transgressif de cette sorcellerie ancestrale, de cette archi-religion universelle de l'archéo-mort dont l'humanité entière est l'esclave non seulement consentante mais revendiquée.

Cette renégation est le principe d'une insubordination sans limites aux prétendues lois de la mentale. Notre *temps zéro* est ce moment inconcevable où s'ouvre collectivement la possibilité de réaliser que le liquide de terreur amniotique où baignent nos fœtus spatio-temporels peut se vider de lui-même : l'effondrement du temps en cours en quoi consiste la kénose du « nihilisme accompli » est cette perte des eaux de la mémoire universelle...

1 *L'impossible cadavre* (Le Grand Souffle, 2012, p. 20 à 26).

2 Idem p. 243 à 253.

Plus loin, toujours plus loin dans la pénétration consciente de la méca-momie fantasmant la cinématique de son mouvement de vie, c'est la cardinalité, condition originaire de spatialisation de notre soi-disant « expérience corporelle », qu'a commencé à sonder et trouer (aurélien réal) dans son *expérience nUe*,¹ lorsqu'il asphyxiait littéralement dans la canicule saturée de pollutions à Melun durant l'été 2003. Cher Bernard Stiegler, avec la psychanalyse freudienne, vous « savez » et dites explicitement déjà combien le caractère « propre » de notre corps repose sur un rapport d'auto-projection filmique entièrement narcissique, fétichiste, phantasmatique. Ce « savoir » ne nous est ordinairement pas douloureux. Nous y sommes accoutumés au point de n'en rien sentir d'insupportable. Mais qu'en est-il réellement, sans appropriation spéculaire hallucinatoire, *qu'en est-il réellement du corps que nous sommes ? Avons ? Habiterions ? Existe-t-il un corps ?*

Lorsqu'on est exposé, comme l'a été (aurélien réal), à une intensité continue de douleur paroxystique au point de ne plus éprouver qu'une agonie physique sans fin, *l'image-sensation corporelle explose*. Et avec elle, entre autres, les directions de l'espace... « Nous n'avons pas de corps » affirme (aurélien réal)... Vous voyez que le « savoir » du caractère fantomatique de « notre corps » nous laisse dans le non-savoir absolu de ce qu'est réellement la matière corporelle et, partant, de la matière universelle. Jusqu'où cette trouée peut-elle aller ? Nous ne le *savons* précisément pas et ne le *saurons jamais*... Mais aux aventuriers de la pénétration de la mentale, elle s'ouvre toujours plus loin dans l'impensable la perspective de découvrir un être-matière du trou défait de la trame mesurante spatio-temporelle...

Quand sommes-nous ? Où sommes-nous ? Qui sommes-nous ? Neni. Nihil. Fin du temps du cinéma temporel ?...

Temps zéro. Espace zéro. Signifiante zéro : *le trou*.

1 *L'expérience nUe* (Le Grand Souffle, 2006, p. 52, 121 à 127, 157 à 171)

De défaites en défaites de notre pouvoir de saisie
hallucinée du réel, impuissants, épuisés, vivre de se faire avaler
dans sa bouche d'inconnu sans bords...

... ne sais plus s'il faut continuer à tourner ou...

... sdrob snas unnocni'd ehcuob as snad relava eriaf es ed erviv,
sésiupé, stnassiupmi, leér ud eénicullah eisias ed riovuop erton ed
setiaféd ne setiaféd eD.

.outr el : oréz ecnaifingiS. Oréz ecapsE. Oréz spemT.

... ? leropmet aménic ud spmet ud inF. lihiN. ineN. ? suon-semmos-
nous *Qui ? Où sommes-nous ? Quand sommes-nous ?*

... être-matière du trou défait... fantomatique
de... corps ?

Lorsqu'on... ni multiple, ni... Mais l'étreinte...
d'en faire une histoire... que je sus très vite... cher
Bernard S... Certains moments on sent... pour l'économie
libidinale... un peu du cinéma... tant que
« Chose », mais il n'existe infiniment pas... qu'une variante de
l'opposition platonicienne du suprasensible et du sensible...
pas humain, n'est pas pensable. La souffrance n'est
« d'origine », et... seul un miracle permettrait de surmonter...
1993, où je vous ai vu et entendu... en le mangeant d'oubli...
Dans la disruption, où vous énoncéz votre complet
désaccord... depuis quelques secondes, apparemment...
vient ce jour à vous porté... ... anté dans le saignant
de la vie, ... monte et dé-monte...

homo suicidus...

... Vitesse... Production

Cher Bernard Stiegler, cher inconnu à jamais des pieds
jusqu'à la tête, vous dont (je) monte et dé-monte certains
livres depuis quelques semaines, dans la camera oscura du
cinématographe de mon cerveau, c'est du trou, du trou perforant
partout l'écran de projection de la page dont vous montez en ce
moment même le film de la lecture que (je) vous écris et vous
adresse, en ce corps-d'hallucination nommé (cyril loriot), le
saluant sourire du fait-trou, le cœur à son voyage d'écarquillement
enchanté dans le saignant de la vie, le saigné, l'enseigné en vitesse
au sans-retour de la perte d'homme.

Venant à vous depuis le silence-moteur de dé-projection
du mur-gramme temporel, l'oubli le trou... qui la mémoire...
vous vous souviendriez d'un film sur papier déjà vu-lu intitulé
Temps Zéro. Je je... ne m'en souviens pas. Penser penser... cette
contraction de saisie d'un fil logique de mémoire sémantique...
c'est c'est tension de... saisie de... c'est souffrance... ici... la
sentir là maintenant... m'adresser écrire communiquer... pour
qui ? pour quoi ?... je je ? Vraiment ? Vous vous ? Vide ici. Le
trou. L'AISE. Rien à dire rien à prouver. Résister ? Comment ?
Personne. TROU L'AISE Ouf !... ça personne ça fond ça coule
entre...

Qu'emporte et qu'importe ah ! mais quelle folie de vouloir se comprendre ! (je) renonce. Vous ne comprendrez pas. Je ne comprends pas. Oubliez-moi. Disparaître de la trame... Laissez-moi dessaisi, que je vous laisse dessaisi je vous aime laissé lassé ne peux plus n'espère plus n'attend plus...

Libre, libre, libre, mais encore prisonnier d'un monde fondé sur l'hallucination d'identité, prisonnier du monde phantasmatique des désirs de (cyril loriot), enfermé dedans/dehors, je respire détendu dans ma cellule d'ouverture à l'insaisissable de tout. Seul.

Folie toute la folie du monde est ici, sous les yeux tendres, tout l'enfer planétaire condensé sous mes yeux en (cyril loriot). Y-Voir cette folie que je porte, du désir. Y a-t-il un pilote dans le désir ? Me souvenir ah oui oui comme c'est étrange qui survient me souvenir de ce que vous pensez de la prothéticité originaire de « l'à-peine homme »...

Faire cet effort pour synchroniser mon flux au vôtre, tenter message par dessus bord de mon identité vers la vôtre... C'est bizarre c'est... Comment dire ?... Je ne me souviens déjà plus que si vaguement de ce que j'ai lu de vous, il me faut oui m'y reporter, me rapporter aux supports-livres vous garder en mémoire pour supporter la finitude de moi-mémoire. Ah... Ah ?... Comme ça fait poids tout d'un coup... dans le vide... disparu déjà là, trou-là sans référence, sans adoption, orphelin de la conception... l'aise simple... je me suis toujours déjà oublié. Non ?

Pourquoi me garder ? Me re-garder encore et encore ?

Toute cette terreur phantasmatique de perdre maintenance de soi, non vue non sentie que nous portons, accumulons, accumulons pour se reliquer mémoire de soi... vivant déjà-mort à venir, vivant déjà-mort à venir... vivant déjà mort à venir... vivant sous-venu d'où ça ?

Quelle beauté de s'être *vu, senti, pénétré* au point de ne plus avoir envie de se souvenir de soi !... de se détenir sous prise... Quelle détente ! ai cru mille fois défaillir d'horreur à l'idée de perdre cette arrière-pensée de « moi » qui hanta le flux de mes attentes mes souvenirs mes percepts ai cru ai cru ai cru... quand l'angoisse me taraudait aux limites de... Se souvenir pour agir pratiquement, se souvenir de son nom et de vous, pour fonctionner juste, OK. Mémoire sociale d'adaptation pratique. OK. Et encore ne faut-il pas y voir là aussi de plus près ?... Mais admettons. Mais Y CROIRE. Non ! Mémoire psychologique ? De fait, de moins en moins là, « déjà là », accessible. Elle ne se consiste de toute façon pas. Toute cette fiction délétible du passé affectif, que sert-elle en vérité ?

Intérieur-Voir dans le bleu-nuit pétrole de la mentale :

Regarder voir en « moi-cyril-loriot » ce qu'il en est de votre concept de prothétisation originaire. (cyril loriot), qui voudrait me faire prendre au piège de l'hallucination homme, croit savoir qu'il est né, qu'il a un passé, un avenir et qu'il mourra.

Au commencement du temps, au commencement de la pensée « moi » : un premier « passé », jamais vécu, jamais perçu, enchaîné sur un premier présent... l'archi-trace, l'architraum(a) de finitude : l'hallucination originaire de ma « naissance ». Premier passé jamais vécu, jamais perçu autrement que dans l'après-coup d'une machine à rétro-bobiner la semblance d'unité temporelle d'une vie à partir d'un « commencement »... Me suis-je vu naître ? Me suis-je senti naître ? Ou bien est-ce les autres qui me l'ont dit ? À partir desquels je-ils me-m'ont suis-construit *né* ?

Je = né, c'est « certain ».

D'où ? Comment c'est certain ? Qui peut me prouver que cet « acte » de naissance, ce souvenir maternel ou paternel, éventuellement même cette photo de « moi » naissant ou ces tests échographiques, c'est *ce que je suis* dont il s'agit ? N'utilise-t-on pas ces supports artificiels de mémoire que sont les « actes » de naissance, ou ces souvenirs crus parce que « sacrés », « sacrés » parce que parentaux **POUR PROJETER APRÈS-COUP** L'HALLUCINATION D'UNE IDENTITÉ MÉMORIELLE ?

Voir que pour pallier l'abîme impensable, insupportable, qu'ouvre cette incertitude originaire quant au caractère temporel du fait d'être : la terreur désirante SE POSE et S'IMPOSE archi-traum(a) de la conception.

Vision déconcevante de la première conception. Du passé objectif de ma naissance ou de ma vie intra-utérine, n'avoir d'autre savoir absolu qu'une mémoire faillible réfléchie dans un système de traces censé lui renvoyer une unité imaginaire qui, toujours-déjà, se souvient et se désire à venir. Vision-contact là, tout juste maintenant, sans maintenance, sans attente, vision qui ne se retient pas, vision perdante d'un « moi » qui se projette établi en durée-cinéma. Tout le reste est fiction. Le concept de naissance (ou de vie intra-utérine) n'est pas la première conception qui rend le temps-cinéma possible.

Toucher le commencement du temps-espace en ce seul instant-là de la maintenance fétiche de « moi-histoire ».

Déjà-là trou, trou-voir ce moi-penseur me projeter l'hallucination de mon déjà-là-héritage, depuis le phantasme totémique de ma naissance, phantasme signé, bobiné sous serment de fidélité à ma mère, à mon père, à mes ancêtres, jusqu'à l'archéo-mort, serment oublié, refoulé, occulté, dénié, trou-voir mes lignes et lignées de traces adoptées en vertu du désir de me jeter à venir, devant au devant de ... de ... l'infini de mon désir se mourant, et pour mes éventuels survivants.

Y a-t-il vraiment *maintenant* cette unité, cette continuité de je-moi ? Y-trou-voir que moi-penseur pense en ce moment réfléchir à la question de son unité. Voir qu'en la pensée le penseur pense toujours (se) penser en un contenu projeté, représenté, qu'en la pensée se pose toujours ainsi l'écart entre le penseur et sa pensée, ce dédoublement penseur/pensé qui se redouble à l'infini. Voir que la texture de cet écart est la tension même entre le penseur et ce qu'il pense : son désir, son attente de penser : sa pro-jection sur supports d'objets-miroirs. Voir-dé-projeter que le mouvement de ma projection vient du défaut d'être je-moi consistant, que c'est depuis mon percept d'absence abyssale que se projette « moi » à l'instant de ma main-tenant mon image d'absence.

Voir et sentir que le mouvement qui meut la projection de ma question vient de la sous-venance d'absence, tremplin du jet devant sur écran, et que c'est cette sous-venance qui fabrique l'effet de sous-jet sur supports, de sub-jectivité murale. Voir et oser ressentir que la sous-jectivité est rejet, re-jection spatiale sur mur du mouvement d'angoisse de disparaître dans le trou qui l'aspire. La sous-jection est lancement de terreur projetée, violence continue de hantise de disparaître. La sub-jectivité, cette sous-venante-jectivité, est horreur, ab-jection de remplissement du trou par projection d'identification à

une image-comble... à un objet inanimé qu'on veut à toute force croire animé. L'hallucination originaire du double-je s'imaginant objet fétiche est le nerf de l'archi-dénégation du trou.

Voir qu'il n'y a pas de « qui » pré-existant au « quoi » qui lui retournerait son jet d'image, que ce n'est pas un sujet déjà-là constitué qui projette sa hantise du trou, mais la hantise sub-consciente du trou qui produit l'hallucination de l'effet de sujet.

Voir que l'archi-terreur qui se redouble muralemment sujet *est la pro-thèse originaire, l'actionnement inanimé de remplissement, d'occultation, de subtilisation spéculaire du trou en « sentiment d'exister. »*

Voir que la terreur qu'inspire le trou ne s'appuie pas sur une *expérience* du trou, ni sur un souvenir, qu'elle est au contraire rejet et remplissement d'horreur de l'inconnu du trou par *l'invention de mémoire d'un « trauma », d'une empreinte d'un présent qu'elle n'a jamais vécu et ne vivra jamais : l'hallucination même.*

La mémoire est la technique originaire d'invention de ce que je n'aurai jamais vécu : la reproduction mémorielle de l'archi-terreur du trou *valant pour quasi-expérience certaine du trou.*

C'est le *bluff originaire* qui fait l'im-mémorialité ou « l'ancienneté » prétendue de l'archi-traum, de l'archi-trace ou de « l'effroyablement ancien ». Le bluff consiste en ce que *n'est jamais vue l'opération d'hallucination au présent qui identifie* l'invention d'une « souffrance d'atteinte mortelle, (d'un trauma d'anéantissement » collectivement voulu et institutionnalisé comme insupportable, injustifiable, impossible, tabou), à l'épreuve nUe, inconnUe de cette angoisse de disparition : *à son réel insupporté comme tel.*

Mais qu'est-ce que disparaître quand on n'y résiste plus ?

Rien de ce que j'en aurai toujours pensé, phantasmé...

Nous nous sommes toujours trompés.

Ô mort, au plus fort de ton atrocité déconçue, j'ai appris, tu m'as appris à te dire : amour, mon amour, je suis nouveau-né de toi, enfant de ton enchantement d'évidement, évidemment, mourir mourir mourir... Mais si dur, si dur de mourir, larmes encore et encore, mais si simple, si simple, j'ai eu tellement peur, tellement peur, et (cyril loriot) a encore si peur mais cette douceur, cette douceur infinie du mourir, quand toute mémoire de soi lâche et décède dans l'océan vide, l'inconnu de tout, abandonné, se laisser manger absorber avaler dévaler sans retour sans rétention d'effroi, sans arrière sous-venance de pensée torture la pensée les larmes les larmes ne plus garder cette folie cette folie de beauté cette folie d'amour d'être à n'y rien comprendre, rien saisir de cette dinguerie du miracle d'être, ne plus garder *CETTE PUISSANCE D'ÊTRE* en otage d'une fiction d'histoire, mal, bien, mal mal, bien si fou, mal bien si doux qui larmes larmes larmes être être encore miraculé être encore intuité de n'être quelqu'un plus, « je pense que » disparu, soupir, inspire, expire, décroquevillé de n'être plus personne enfoncé jusqu'à l'os du cauchemar d'avoir été irréel troué confondu dedans là au lait de la douceur infiniment...

Ô mort, miracle de la mort, es-tu es-tu ce miracle, ce miracle que jamais désir ne donnera et qu'éperdument il appelle le si touchant et beau désespéré Bernard Stiegler ?

Frère fœtus, petit d'homme au nom de la naissance et de la mort, qui marche bouge dans la maison du rêve, tu te souviens, toi-moi je, babillages des vies m'images, tous ces films qui me flouent qui me floutent histoires du séparé, du temps clos coulant de mes yeux clos, à rebours, sur le fil diamantin du voir coupant la roche des drames, s'approcher peut être de la crypte dessous l'église de prime souvenance, descendre, onde détente œil doucement, cloche de la vision, s'enfoncer clémence en la démence, petit bain de pieds fantômes si c'est prenant, je ne vois plus tes avènements dans les bouillottes du désir, clochard hagard perdu dans la disruption, l'immense vague de la misère jetée, rejetée, la déferlante, avec quels yeux survivront-ils ceux qui couleront encore les dalles du possible sur l'océan de nos désastres ? L'avenir s'éteint, le dernier homme se profile dans les pupilles du pressentiment, du premier mort au dernier vivant, je tangue, tu tangues, nous tanguons sur le navire de vogue en vogue s'épuisant fou sur les flots du danger, qu'importe maintenant les amarres d'antan, reprendre gouvernail ? Malingre horizon qui raccourcit les termes de la vue. Organiser maintenant notre survie ne serait, n'aurait été assez rentable disent les puissants, ambitions ralenties, immobilisées presque, mis au régime du court-termisme généralisé d'un désir affolé, tétanisé d'être pris dans l'inconnu de puissance immobile d'hypervitesse, berceau bizarre, dé-goutte inouïe de l'utérus temporel perdant ses

eaux, qu'il fait peur le temps liquéfié de la terreur tombant des yeux privant les bouches amniotiques de nos foetus convulsés à l'eau de mensonges cinéma ! Ce monde s'effondre, pendant nos yeux regarder les programmes, liquidés mes effrois, détendez-moi, me laisser faire, emporter au fond du temps, tout au fond, vers le siphon du trou qui m'aspire trou hors de toute balise connue de la baignoire d'époques.

Frères morts-nés, cœurs têtards, je ne veux plus avoir peur d'y passer. Je suis déjà passé. Mais les jours encore, les beaux jours d'une vie que je n'aurai jamais vécue, non, non, javelot du cri, javelot les cœurs, aurons-nous été irréels jusqu'au bout, irréels de buts en sang ? qu'elle est étrange et belle la soif qui prend les dés-emparés troués du temps zéro, je n'ai jamais été là le jour de ma naissance, je a disparu à l'instant de ma mort, entre les deux trous du rêve de mémoire, j'aurai désiré ma vie à fond de bite, j'ai aimé des femmes qui m'ont fait succomber devant la beauté, j'ai eu j'ai vécu mes rêves de beaucoup, crédule toujours sur la marchandise, toujours ensanglanté j'ai été l'énorme con de mon cul – c'est loin d'en être fini – je ne me savais pas vouloir l'enfer à ce point, l'enfermement, aux portes de la crypte, j'ouvre « moi » de l'œil, moi, nous autres foetus parvenus à maturité sexuelle, foetus des culs de l'enfer... les culs, réaliser qu'ils sont les cerveaux acéphales de l'enculerie d'omni-destruction industrielle, les ingénieurs implacables de l'hallucination-homme dans le derrière sous-venant de la pensée-culture, « je » pensais avoir un cul, « je » n'aurais jamais cru en être le pur produit. Y voir ça machiner le trompe-l'œil qui fait tout un monde en faux... Longtemps « je » ai voulu croire en « l'incalculable infinité » de mon désir, « je » ne désirais pas voir le désir comme il est. Aucun penseur ne le veut, lui qui désire penser le désir, être son juge et son parti. Mais le voir, le voir est impossible de l'intérieur du désir. L'énormité de la connerie de mon cul m'est impensable. Cela fait si mal au cœur de puer autant le mensonge à plein cul dans le foyer cochon de la mentale... De seuils en seuils d'exténuation, la puissance-trou fissure le métal désireux de mes orbites s'étant crues voir, et me fait supporter, moins apeuré moins coupable, cette vision nue *de me voir adorer* être l'esclave du malin génie de la connerie de mon cogito cul.

J'appelle « cul » le génie mécanique inhumain de production et de reproduction de la projection d'hallucination spéculaire à tout foutre et à tout foutre en l'air. Son génie est génie projectif de déni radical du réel qui le trouble. Ce qui « me » fout « moi-jet » est cette violence originaire de réaction aveugle à la menace d'anéantissement que fait peser en permanence la puissance-trou impensable. L'archi-prothèse « je » de comblement fictif du trou est la *mise en représentation* de la puissance-trou. Le désir n'est de ce fait qu'une psycho-mania obsessionnelle visant à *fictionner et combler des trous de substitution fantasmatiques au trou originaire qui l'aspire*, où foutre c'est trouer et/ou se faire trouer, mettre et/ou se faire mettre, pénétrer et ou se faire pénétrer, baiser ou être baisé. La terreur de disparaître se fait fureur meurtrière continue de projection de résistance au trou par l'impératif catégorique de la baise/pénétration symbolique et sexuelle. La dénégation du réel qui fonde (Cyril Lorient) me fait d'avance désir meurtrier du réel de la puissance-trou. À aucun *prix* le sous-jeté halluciné « je » ne désire voir en face, ne veut *cadrer* ce cul de la connerie qui le meut, qui me meuh. Voir le cul en face, c'est voir qu'il est impossible à l'être dit « humain » « d'être-là ». C'est voir que le sous-jeté de cul s'hallucinant « sujet » est une *projection d'absentement cinématographique au fait-là d'être impénétrable*.

Le dit du cul : Ferme là ! Va te faire foutre ! Personne ne te lira. Tu déliras ! Tu as déjà perdu toute crédibilité. Tu t'isoles toujours un peu plus. Tu ne fais déjà plus partie du clan de mes assujettis au rêve de sujet. Tu es seul et tu crèveras seul !!

(y-trou) en off du tournage : Alerte, Alerte ! Cela fait plusieurs jours, depuis que j'ai commencé à faire ces premiers pas de vision dans la crypte du désir, que j'éprouve une sensation de « frein », de barrage intérieur brutal à la poursuite de ce tournage sur papier. « Ça » ne veut plus du tout travailler, *nommer directement* les arcanes du désir, crûment,

sans distance réflexive dite « d'objectivité », mais à partir du voir de la puissance-trou soustraite à l'hallucination-homme. (Cyril Lorient) fait n'importe quoi, il remet plus tard, diffère sans cesse l'heure de s'y remettre. Sa structure sub-consciente se sent évidemment menacée par cette opération d'anti-cinéma, par cette lumière de dé-projection qui éclaire les ressorts ciné-mécaniques de son fétichisme spéculaire. Le génie de refus du réel qui fonde son dispositif d'identification hallucinatoire sabote sa vie sans scrupule : il mange et boit n'importe quoi... Et comme par hasard il s'est fait physiquement mal au point de ne pas être au mieux pour écrire...

En direct du laboratoire de vision directe du désir, il est vu que le propos sous-jacent de cette sous-venance subjective est une violence destructrice et autodestructrice qui est *plus forte* que tous les processus de sublimation cultivés à travers les « espaces transitionnels »...

Cher Bernard Stiegler, « je » est fou de cette violence autodestructrice qui détruit ma vie et celle de cette planète. De quels médicaments disposons-nous pour soigner cette folie de négation de soi ? Humainement parlant, je m'aime vraiment, et me sens vraiment aimé par mes proches, là n'est pas la question. Le fait est que cette violence haineuse du réel insaisissable de la vie, violence massivement refoulée au quotidien pour « fonctionner » dans la société de l'hallucination, *excède* les facultés de ma raison pour la « contenir ». Ma raison peut inventer tout ce que vous voulez, bifurquer en tous sens dits « constructifs », mais est-elle ou non capable d'aimer la folie de terreur de mourir sur laquelle elle repose au point d'en pénétrer les arcanes et de les transmuter ? En toute franchise et responsabilité, je dois dire, *pour les avoir pratiquées*, que l'idéalisation, l'espérance de l'amour, ce *n'est pas* de l'amour, mais ses simulacres. Et que je suis définitivement fatigué de mes promesses d'ivrogne raisonnable. Quelle force d'amour peut alors réellement *embrasser radicalement* notre folie ?

D'abord, oser voir, oser *reconnaître* là *maintenant*, sans fuir ni défaillir, que contenir cet hubris ne suffit pas, *ne suffira jamais* à *soigner* cette blessure originaire d'être mortel, cette blessure d'être mort-né, d'être toujours déjà *foutu* mort-né. Oser voir que le désir même de réfléchir et soigner cette blessure *fait toujours déjà partie* du déni, de l'aveuglement et de l'insensitivité à cette blessure mentalement impensable. Bernard Stiegler, et vous tous, amis philosophes, hommes de sciences et de savoirs, oserons-nous un jour partager, habiter ensemble cette vision nue et crue qu'après des millénaires de « théories », d'idéaux moraux, éthiques, rationnels et spirituels, *cogito cul ergo foutre* est et demeure ce qui détermine la destinée tragique de notre espèce suicidaire ? Des fous dangereux pour nous-mêmes : voilà les fœtus inconscients que nous sommes. Que notre auto-destruction soit le fruit d'un *calcul*, que quelque chose en nous *ait intérêt* à fomentier notre fin, notre conscience pensante ne pouvant le concevoir *ne le voit pas, ne voit rien* de ce qui a lieu en ce moment même. Nous ne sommes pas *contemporains* de ce qui se fait en ce moment par nos cerveaux et par nos mains. Nos idéaux et nos espoirs nous en empêchent, sciemment.

La con-science, c'est l'inconscience...

J'affirme en effet que l'idéalisation et la sublimation de nos pulsions participe d'une stratégie, *d'un calcul d'enfumage* pour ne pas réaliser *l'inviabilité radicale de notre condition folle, et céder le pouvoir à la puissance-trou...* Dans ce foutage de gueule qui nous fout, il est « vital » que nous arrivions toujours trop tard après les crimes de lèse-vision, « pour mener l'enquête »... Ce qui est « vital » pour le derrière de la pensée n'a rien à voir avec notre survie. L'arrière-pensée sur laquelle nous vivons ne vise pas notre vie ni sa préservation, c'est le paravent d'imposture maligne forniqué par la mentale que de croire à si fausse évidence. Voir le cul de la pensée en face, c'est alors ne plus jamais pouvoir compter sur les professionnels de la pensée pour nous sortir de l'enculerie du meurtre de tous par tous.

Honnêtement, dans ma vie je n'ai jamais vérifié que le désir soit autre chose que du calcul d'intensité de sécurité et de jouissance narcissique. Il y a du calcul partout dans le foutre, *foutre c'est le calcul d'hallucination par prothétisation d'un « moi » et d'un « autrui »* pour une intensité de jouissance maximum de trouser et de se faire trouser à mort. La confiance comme la jouissance sont calculées. Il y a un « capital confiance », en soi et en autrui, qui peut s'épuiser, et s'épuise quand l'heure vient où les conditions de notre « mise » ne correspondent plus au contrat-pari commercial qu'on a passé avec soi ou avec autrui. Il y a un « capital jouissance » de « soi » et « d'autrui » qui se prolonge par négociations, stratégies de dits et de non-dits, de séductions et de déceptions, qui s'épuisent de même manière. Bref, tous nos conflits ne sont-ils pas des règlements de *comptes* ?

Partout le spéculaire est spéculatif, et inversement. Le tournage-montage « en direct » d'une *image mobile de soi sur écrans* est d'ailleurs la technique originaire du calcul spatio-temporel intégral : celle du foutage d'une gueule à prendre pour « soi-même ». Le processus « d'extériorisation » technique par lequel « s'invente » ainsi la projection d'identification à un

« objet-image-soi-intérieur » atteste de son caractère spéculatif en ce qu'il calcule et recalcule sans cesse les conditions de sa probabilité, de sa vraisemblance, c'est-à-dire de sa crédibilité hallucinatoire, calcul-torture sur fond d'incertitude radicale, cependant que l'hallucination de certitude fatale qui refoule cette angoisse du trou et constitue le terme caché de tous ses calculs est celle d'un aller-se-faire-foutre sans retour : le faire-foutre veut faire des fœtus foutus, des vies foutues, une planète foutue. Il n'y a jamais eu d'homme libre et sain d'esprit qui soit sorti de son cul. L'être jeté-devant est une marchandise-ordure de l'archi-traum, l'extériorisation technique une ab-jection monstrée d'un foutage industriel de cadavres psychiques et corporels. C'est ce que monstre la « société automatique » qui sous-vient et s'impose à nos yeux sous nos yeux. Non ?...

Rien ne pourra jamais *raisonnablement* expliquer pourquoi l'énergie de travail « humain » a été rendue équivalente au principe symbolique d'une valeur « d'échange » à des « objets » tant qu'on pensera qu'il y a des « sujets conscients » qui acceptent, cautionnent et produisent un monde fondé sur cette hallucination folle et suicidaire. Et c'est bien notre chance aujourd'hui que de voir où nous mène fatalement cette équation de la démence généralisée : le monde entier est endetté à mort et continue à ne pas se révolter contre le principe de l'aliénation qui le fout. Les morts à crédit enterrent leurs morts à crédit : ce qui était crédité n'a jamais eu le visage d'une conscience, ni celui de la vie...

Voir cela c'est désespérer positivement d'avance de toute politique monétaire de la demi-mesure pensante et ne pas craindre l'impossibilité définitive de relancer la machine capitaliste du *cogito cul ergo foutre* à produire des esclaves de la connerie marchande.

Combien et jusqu'à quand payerons-nous « l'équivalent général » de l'enculerie d'endettement généralisé ?

Dans la mentale, le monde n'aura toujours été, et il ne peut être qu'une marchandise, comme le fantôme humain qui le produit.

L'effet de sujet est toujours déjà vendu, prostitué à la machine à tout foutre...

Seul un objet peut se mettre lui-même sur un marché des objets.

D'un sous-mis au foutre de mort, que peut-on attendre d'autre que des coups de putes ?

Qu'il s'effondre.

Ce qui n'a jamais été réel, pourquoi s'étonner et ne pas souhaiter même qu'il se conduise lui-même à sa disparition ?

La mutation ou la mort.

Coupez !

PAGE DE PUB

Dans la série des anti-films sur papier
produits par Silence-Moteur

La revue *Pour ceux qui souffrent*

La version PDF gratuite du numéro 1 est disponible sur
www.impansable.com/revue/

disponible aussi en version papier sur demande à
info@legrandsouffle.com

Duel de (nathanaël flamant)

premier roman d'anti-fiction

disponible en version papier sur
www.legrandsouffle.com/site-edition/edition?view=featured

Existe aussi en version PDF gratuite sur
www.impansable.com/livres/duel/

Vient de paraître, également de (nathanaël flamant)

Torture Là-

aux confins de la traversée du mal d'homme

disponible en version papier sur
www.legrandsouffle.com/site-edition/edition?view=featured

Intérieur nuit de chauffe de la mentale :

« Je » ne fus donc pas sujet de naissance mais foutu de mort d'avance dans le labyrinthe sans entrée ni sortie du désir. « Je » suis, serais, aurais été cette prothèse d'une machine à foutre l'hallucination-cinéma d'un « moi » d'absence désireux de différer son irréalité à mort. Toute ma vie, j'aurai cru de toute ma terreur enragée refoulée qu'un « qui » se projette « qui » par un « quoi » de réflexion technique sur écran. Toute ma vie, ... qu'elle ait été celle d'un je « qui consiste » ?...

Du temps des hommes nous crûmes en être. Fœtus d'outre-tombe du naître et du mourir, la puissance nous fait voyants d'une seule usine de di-fraction universelle de l'effet-de-sujet en des milliards de formes-corps d'apparence séparées. Enfermé dans la cage de torture narcissique en certitude d'être singulier, inimitable, insubstituable, ça saigne... La mentale fout bien nos gueules pour nous aller.

Alphaville : là où nous vécûmes écumes réfléchies au ventre de foutre-lieu...

Et toi ? Es-tu toujours vivant aujourd'hui ?

Dans la mentale de suffocation, c'est le mythe de l'intériorité subjective, l'édifice de la projection réflexive qui s'effondre.

Il n'y a pas de « conscience » dans la mentale. Personne ne peut voir cela. Mais un regard le peut cependant, qui n'est pas de la pensée.

Au temps zéro, l'extension du domaine des manipulations technologiques abat les cartes des sous-venus de foutage et troue les faces du rut temporel. Impossible de saisir l'étendue inconcevable du « dispositif », du « gestell », du « système technicien »... Fini. Nous sommes tramés dedans sans sujets ni objets... Il n'y a personne... Seule la souffrance qui s'intensifie partout...

Apocalypse de la pensée now.

Tous les progrès décisifs de la pensée philosophique, psychanalytique, scientifique des deux derniers siècles n'auront servi qu'à conduire et à monstrier la pensée-cul en transparence, à son insu. Monstrier le mensonge-arrière de rétention qui fait le *crime d'espoir* du mentir-avant de la pro-tention Avec une précision de plus en plus implacable d'exactitude infernale. Au paroxysme de ses apories tragiques, l'énergie de torture universelle du penser *s'ouvre la veine* d'un voir libérateur qui retourne le gant de foutre de la vie-cinéma pour foutus.

Temps-Zéro : Naissance du *VOIR sans le savoir*, de la conscience *sans science*.

Quelle planète peut naître d'une telle mutation ?
Quelle société peut naître d'une telle mutation du regard *par-delà* le rêve toujours décepteur du mythe de la raison et de ses fins ? Quelle société peut naître d'une victoire radicale sur cette terreur de mourir - et donc de vivre - qui structure la logique de la « cul-science » ?

Telle est la possibilité que nous souhaitons ouvrir dans l'impasse planétaire de la pensée intégralement dé-faite. Une possibilité qui n'est pas un rêve car pour nous...

... la bombe de puissance-trou a déjà explosé. Dépassés, nous ne comprenons déjà plus rien à nous-mêmes ni à ce qui est déjà là, a déjà lieu. Et nous y comprendrons de moins en moins. Le saut se passe ailleurs. Il faut VOIR et RESSENTIR depuis l'onde cardiaque des fissures de l'espèce, ou bien nous succomberons à la vague entropique en voulant la penser/panser, d'une façon ou une autre.

Aux jeunes, comme à toutes les générations de SDF perdus dans le labyrinthe de la folie pensante qui constituent notre humanité fossile, nous préférons d'abord dire cette vérité « très-sévère » que nous ne nous en sortirons pas au sein de l'hallucination-homme. Nous ne pouvons plus boire, rêver et faire rêver au « miracle » d'un saut dans le « néguanthropocène », entièrement déraisonnable, en effet, avec nos moyens con-scients et sub-conscients. Le génie de notre imagination créatrice est planté dans le sol de la terreur du rien de pensée que nous sommes. D'où le cercle vicieux final et fatal... Personne ne sortira finalement du cauchemar par les moyens du cauchemar. Autre chose nous attend, nous traverse, nous surprend qui révolutionne conscience et inconscient, imagination et rêve.

Ex-propriés du foutre à la vitesse foudroyante de l'impensable, nous venons d'exploser... nous continuons d'exploser, là, maintenant, les yeux ouverts ou fermés... Il n'y a plus, pour commencer, qu'à laisser faire, qu'à se laisser dé-faire, positivement terrasser, perforer, trouer, vider par la puissance-trou : ce courage là - plus fou, infiniment plus fou de sagesse que cette folie infinie de notre alcoolisme pensant et suicidaire - ce courage là de *croître à même le péril*.

(Entre nous, vous n'êtes bien sûr pas au courant. OK ?
Dans le cul de génie du déni : faire comme si de rien n'était... Ou bien ?...)

Intérieur aube dans la nuit de prostitution Koulechov de la mentale :

Cher Bernard Stiegler, cher inconnu à jamais dont (je) monte et dé-monte certains livres depuis quelques semaines, dans la camera oscura du cinématographe de mon cerveau, c'est du trou, du trou perforant partout l'écran de projection de la page dont vous montez en ce moment même le film de la lecture que nous sommes, que vous...

...vous *êtes* le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui.

Intérieur aube dans la nuit de prostitution Koulechov de la mentale :

Cher Bernard Stiegler, cher inconnu à jamais...

Intérieur aube dans la nuit de prostitution Koulechov de la mentale :

Cher...